LE MUSÉON

REVUE INTERNATIONALE

PUBLIEE PAR

LA SOCIÉTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES
ET L'ATHÉNÉE ORIENTAL

TOME IV



JANVIER 1885

LOUVAIN
TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE DE NAMUR, 22

1884

LE MUSÉON

RECHERCHES RÉCENTES

SUR

LA RELIGION DE L'ANCIENNE EGYPTE.

—

PREMIÈRE PARTIE. — LA THÉOLOGIE ÉGYPTIENNE.

—

I. Objet de cette étude.

Si d'intéressants détails, concernant l'histoire politique de l'ancienne Egypte, sont assez souvent livrés à la science par la publication de textes nouveaux, il semble que, depuis quelques années, le progrès des connaissances obtenues concerne surtout les doctrines et les pratiques religieuses de ce pays. A vrai dire, depuis quarante ans, c'est-à-dire depuis le voyage de Lepsius en Egypte et en Nubie, on peut dire que le cadre de l'histoire pharaonique est assuré sur presque tous les points : on n'a plus guère qu'à remplir ce cadre de détails plus ou moins nombreux, détails qui sont très insuffisants encore dans certaines parties, mais le seront probablement toujours, et à discuter sur les dates, absolues ou relatives ; encore pensé-je avoir montré, dans mes études sur l'hypothèse de M. Lieblein (1), qu'il faut s'en tenir, pour la chronologie du nouvel empire, aux résultats approximatifs que M. de Rougé avait adoptés. Mais des études de haute importance ont été faites, depuis quelques années, dans le champ de la religion égyptienne, et ici l'utilité des résultats, leur proportion avec les résultats antérieurs sont considérables. Il est vrai qu'il restait et qu'il reste encore beaucoup à faire; mais pour bien comprendre la valeur de ces efforts, il faut se bien se présenter le double ou plutôt le triple terrain sur lequel on opère. Depuis longtemps, en effet, et l'on peut dire depuis un tiers de siècle tout au moins, on n'en est plus seulement à connaître avec plus ou moins de détails, les mythes plus ou moins poétiques de l'Egypte, les variétés de figures et d'attributions qui forment le panthéon de ce pays. La connaissance de la langue est devenue très étendue et très exacte; la science s'est mise en possession d'une véritable philologie égyptienne, dont les progrès sont incessants et dont les lois ne sont point contestées. En possession ainsi d'un instrument de précision, la science s'est mise à l'œuvre, et l'étude approfondie des doctrines a pris, dans l'égyptologie, une place qu'elle ne perdra plus.

(1) Publiée dans le *Muséon* de janvier 1883.

Le triple terrain dont je parlais tout à l'heure est celui de la théologie, de la mythologie et du culte : par théologie égyptienne j'entends l'idée ou les idées qu'on se faisait en Egypte touchant la nature de la divinité et ses rapports avec l'homme et avec le monde. Les monuments dont il nous est présentement possible d'aborder l'étude détaillée sont innombrables et beaucoup d'entre eux ont par eux-mêmes une grande valeur; tous ensemble, ils nous permettent de pénétrer dans la connaissance de ces croyances beaucoup plus loin que ne la faisaient la plupart des Egyptiens eux-mêmes, je dis des Egyptiens lettrés.

Avant d'aller plus loin, il convient de préciser le sens de ce paradoxe apparent. Quand on applique à l'ancienne Grèce ou à l'ancienne Rome un langage tel que celui-là, on veut dire seulement que l'étude comparée des croyances et des langues nous permet d'en savoir plus que les Grecs et les Romains sur les origines et le sens *primitif* de leurs doctrines; mais ici il y a plus et beaucoup plus. D'abord nous pouvons étudier à la fois les doctrines sacerdotales et les croyances populaires; nous sommes en mesure d'en déterminer les rapports, qui ne consistaient pas, comme on l'a pensé parfois, dans une dissimulation orgueilleusement systématique des premières. Mais nous avons surtout à nous efforcer tantôt de concilier, dans celles-ci, des contradictions apparentes, tantôt de classer les différences réelles d'après les écoles ou d'après les temps, tantôt enfin d'interpréter le lan-

gage parfois vague et plus que figuré des textes religieux, conservés dans des papyrus ou sur la pierre, de comparer les interprétations anciennes, et de les apprécier avec là netteté de pensée que nous communique la possession de la vérité religieuse.

La nature de la présente étude m'impose d'ailleurs un plan différent de celui que j'ai suivi dans les articles qui l'ont précédés. Quand il s'agissait de signaler ou de discuter une découverte ou une théorie historique, il a pu suffire de la traiter sans aborder l'ensemble de la science et de m'en tenir au compte-rendu critique d'articles contenus dans les volumes que j'avais entrepris de faire connaître, c'est-à-dire les trois premiers du Recueil de M. Maspero, sauf à signaler, à l'occasion, des points de rapprochement avec des idées ou des faits exposés ailleurs, s'il en était besoin pour éclaircir ou compléter la discussion. Aujourd'hui, comme il s'agit de questions de doctrines, ce travail serait trop défectueux si je n'abordais dans leur ensemble les découvertes et les études comprises dans diverses publications. Mais deux réserves doivent accompagner cette promesse. Je m'étais efforcé, il y a six ans (1), de montrer ce qu'était la théologie égyptienne sous les dynasties les plus fameuses du nouvel empire, en m'aidant surtout de la belle étude de M. Grébaut sur un *Hymne à Ammon-Ra*, rappochée des principaux travaux qui constataient alors l'état de la science sur ce point. Je ne recommencerai pas ici mon article ; j'en résumerai seulement les parties essentielles, à titre de point de départ de la présente étude, c'est-à-dire comme indiquant ce dont étaient en possession les auteurs des travaux que nous allons examiner. De plus je laisserai, pour cette fois, de côté les textes, même récemment parus, qui appartiennent à l'ancien empire, et je le ferai précisément à cause de leur étendue. Si, en effet, j'ai pu, il y a quinze ans, donner quelques indications sur les *croyances de l'Egypte à l'époque des Pyramides* (2) » c'avait été en faisant usage d'un très petit nombre de documents religieux qui, déjà mis à la disposition de la science, avaient été étudiés par MM. Chabas et Mariette. Mais il n'y aurait pas exagération, ce me semble, à dire que l'abondance des textes de cette nature a décuplé depuis six ans. Cette abondance et l'importance des questions d'origine m'invitent à les réserver pour une étude spécialeet ultérieure pour laquelle d'ailleurs l'étude présente, portant sur des textes d'une étude plus facile, sera une utile préparation.

(1) *Les doctrines religieuses de l'ancienne Egypte — Revue des Questions historiques, octobre 1878.*

(2) *Annales de philosophie chrétienne*, 1869, - Tiré à part.

II. Le point de départ des études présentes.

Il est maintenant reconnu par tous les égyptologues et attesté par des textes fort clairs que le monothéisme a existé dans l'ancienne Egypte. M. de Rougé avait signalé le fait au moins dès 1851 (1); mais c'est surtout par l'étude, faite par M. Grébaud, du grand hymne à Ammon-Ra, contenu dans un des papyrus du musée de Boulaq, que ce grand fait a été mis en lumière (2). Ammon-Ra, c'est à dire le Mystérieux Soleil (c'est le nom sous lequel la divinité était adorée à Thèbes) est dit : « Le Un qui est seul, produisant les exis- » tences — le Un qui est seul, étant sans second de lui — » celui qui existe au commencement, le seul existant dans » le ciel et dans le monde qui n'ait pas été engendré, le Un » de un ; — le seul être vivant en vérité (ou plutôt : vivant de la vérité). » Sans doute, il est d'autres êtres qui portent le nom de dieux. Ammon est *Un avec* les dieux nombreux de *noms*. « Ce Dieu, dont le nom est inconnu » est aussi « un Dieu multipliant ses noms ». Il a enfanté les dieux. — « Emettant sa parole, les dieux existent. — Sa parole de- » vient les dieux. — Ces dieux l'adorent, ces dieux s'élancent » à ses pieds lorsqu'ils reconnaissent Sa Majesté à l'état de » leur maître. — Ces dieux inclinés devant Sa Majesté » exaltent les esprits de leur producteur (3). »

En d'autres termes, leur essence est de personnifier les noms, c'est à dire les attributs ou les actes du dieu suprême. Ils sont produits par sa parole, autrement dit par sa pensée. Mais Ammon-Ra n'est pas renfermé dans l'isole-

(1) *Rapport sur l'exploration scientifique des principales collections égyptiennes*, inséré dans le *Moniteur* des 7-8 mars 1851.

(2) *Biblioth. de l'école des hautes Etudes*, 21e fascicule.

(3) *Les doctr. relig. de l'anc. Egypte*, § III.

ment. « Il est le prince de la terre, le soutien des choses. » — Fais, lui dit son adorateur, la terre suivant sa forme, » dispensateur des destinées. » — Il est « auteur des hom- » mes, producteur des animaux, seigneur des choses, pro- » ducteur des plantes nutritives. » — « C'est lui qui fait » que sont nourris les poissons des fleuves et les oiseaux de » l'air ; c'est lui qui anime les insectes rampants et ceux qui » volent (1). » — Enfin et surtout, c'est Ammon « qui exauce » les prières de ceux qui sont dans l'oppression ; doux de » cœur envers celui qui crie vers lui, il délivre le timide » des mains du violent ; il est le juge du puissant et du » malheureux. » Et quand le défunt paraît devant Osiris afin d'être jugé, il doit se déclarer exempt de toutes les fautes pour être admis à la récompense céleste (2).

Voilà quelle est, en principe, la théodicée des grandes dynasties du nouvel empire. Il est vrai, Osiris le dieu d'Abydos, est aussi reconnu comme un être indépendant et souverain, comme le juge du sort futur des hommes. Ptah, à Memphis, est le dieu primordial. Nous examinerons plus loin comment on peut entendre, en ce cas, la distinction des noms ; mais, dès cette heure, on doit se souvenir que M. de Rougé disait, il y a quinze ans déjà, ne reconnaître là qu'une distinction entre les désignations d'un même être dans différentes cités du pays (3).

Un dogme plus mystérieux est exprimé partout et sous les formes les plus variées dans les textes de la théologie égyptienne : le dieu suprême s'engendre lui-même ; il procrée un fils qui lui est substantiellement identique (4). Seulement un langage figuré dont la traduction littérale est étrange fait paraître ici un personnage féminin. Ammon-Ra est dit le taureau, c'est-à-dire le fécondateur de sa mère Mut, qu'il a pour épouse en qualité de père, pour mère en qualité de fils. Il est clair que l'on entre ici dans un ordre d'idées

(1) Ibid, §§ IV et VII.

(2) Ibid, §§ II, IV, VIII.

(4) *Conférence sur la religion des anciens Egyptiens. Annales de philosophie chrét.* novembre 1869.

(4) En tant que dieu solaire, Ra est dit se rejeunir chaque jour par sa renaissance, après avoir traversé l'hémisphère inférieur ; la puissance du mal est figurée par les ténèbres qu'il dissipe chaque jour.

très-différent de celui qui vient d'être exposé, qu'une contradiction se produit non seulement dans le langage, mais dans l'esprit de la théologie égyptienne, et qu'en formulant ainsi le dogme de la génération divine les Egyptiens faisaient plus que se placer sur la pente de la mythologie. Le spiritualisme manifeste des développements qui précédent est ici gravement altéré, et dès lors on ne sera pas surpris d'apprendre que, peu de temps peut-être après la rédaction du grand hymne à Ammon-Ra, on voit le panthéisme se produire dans des textes presque aussi clairs et parfaitement officiels.

C'est en effet dans des hypogées royaux de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie qu'on trouve cette doctrine exprimée par les grands textes que M. Naville a publiés et étudiés sous le nom de Litanies du Soleil. Déjà d'ailleurs, à côté des figures grossières du langage thébain, on pouvait remarquer deux faits qui ouvraient la barrière au délire du panthéisme. D'une part le vague du langage, en ce qui concerne la production du monde, de l'autre l'identification, partout affirmée, du défunt vertueux avec Osiris. Mais, si le principe que la substance divine est incommunicable était ainsi menacé, bien autrement explicite et général est le langage de ce nouvel hymne. On y lit : « Adoration à toi, » Ammon-Ra, puissance suprême, seigneur des enveloppes » cachées... Celui qui se repose dans les mystères fait ses » transformations dans l'univers. » — « Le scarabée (1) qui » replie ses aîles fait (ses) transformations (et) se manifeste » dans ses membres. — Il engendre et détruit ses enfants ; » c'est-à-dire apparemment qu'il produit, de sa substance, les êtres divers et y reparaît successivement sous diverses formes.

Cependant la tradition monothéiste, au sens spiritualiste du mot, se maintient dans d'autres passages du même texte. Il y en dit, en effet, que Ra « détruit ses ennemis, envoie la douleur à ceux du *néant*, » c'est-à-dire aux amis du *mal*, dont le caractère négatif est énergiquement exprimé dans la

(1) Symbole bien connu pour exprimer l'auteur des êtres. *Kheper* signifie *Scarabée* et *devenir*, ou *transformer* ou en général *former* ; il s'applique surtout, dans la théologie égyptienne, au Dieu éternel se produisant lui-même. Voyez l'étude que j'ai faite de ce mot dans le *Bulletin de l'Athénée Oriental*, 1882, p. 158-165,

langue égyptienne. Le désaccord entre l'esprit de ces divers passages m'avait fait penser, lorsque je rédigeais mon travail de 1878, que l'élément panthéistique avait été introduit en Egypte par la pénétration des doctrines de l'Asie antérieure. On pourra juger si les progrès les plus récents de la science confirment ou infirment cette opinion; ce qui est certain et ce que je signalais dès lors, c'est que la même contradiction se produit dans un autre hymne, du temps de la XXVI[e] dynastie. Le dieu qu'on y invoque « entend tous » les hommes qui l'implorent, et il en est redouté. Il a sus- » pendu le ciel et y fait naviguer son disque, en son nom de » Ra; il a modelé les dieux et les hommes;... il a fait tous » les pays et la grande mer... Le ciel et la terre exécutent » ses décisions et suivent exactement la voie qu'il leur trace » — Roi des mondes, seigneur du temps et de l'éternité, » seigneur de la vie; — traversant l'éternité des siècles, » il donne la vie et constitue les années aux hommes ainsi » qu'aux dieux. Ses paroles sont la règle (mot à mot la » *balance*) des deux mondes (du Nord et du Sud). Il dirige » les hommes et les dieux d'après la sagesse de sa puis- » sance. Il est acclamé des dieux qu'il gouverne... Maîtres » de ses vérités (1), il chasse le mal et en détruit les consé- » quences. Il est la balance de ceux qui le révèrent et le » redoutent. » Mais il porte le nom de Noun (l'Abyssus), et le poète lui dit : « Tu as réuni tes chairs, tu as compté tes » membres; ce que tu as trouvé épars, tu (lui) as fait sa » place... Ce qu'ont produit tes bras, tu l'as formé *(Schet)* » du Noun. » Et, dès le début de l'hymne, on lisait ces mots : « Auteur de ses transformations, générateur qui » produit et enfante tout ce qui est, générateur qui produit » (*kema*) les êtres. » Sans doute encore, la théologie mystérieuse des siècles précédents se retrouve dans ces mots : « Tu es sans père et engendré par ton devenir (*Kheper*); » cette phrase semble même éclaircie et ennoblie par les mots qui suivent : « Tu es sans mère, enfanté par ton renouvel- » lement par toi-même. » Mais le poète dit aussi : « Il s'en- » gendre dans ses transformations heureuses, en son nom

(2) C'est à dire en possession de la vérité qui consitue son être. Voyez *les doctr. relig. de l'anc. Egypte*, §§ V cf. VI.

» de transformateur des transformations (1). » L'emploi répété du mot *kheper* au pluriel, rapproché de l'idée de génération, paraît évoquer ici une idée panthéistique.

Deux conclusions résultent (du moins pour le temps du nouvel empire) de l'ensemble de ces textes : le monothéisme est bien réellement une doctrine égyptienne ; il n'est pas la création capricieuse et passagère d'un poète ou d'un penseur ni même d'une école ; il persiste durant de longs siècles, dans le langage d'écoles diverses, où parfois il se mêle à des courants d'idées bien différents. Mais ce mélange, en réalité confus et contradictoire, persiste aussi. Peut-être même devra-t-il être reconnu dans un texte fameux de livre de la *Sortie au jour* (*per-em-hroz*), dont les Egyptiens voulaient emporter au moins des extraits dans leurs cercueils, et qui nous est parvenu, surtout sous cette forme, en un si grand nombre d'exemplaires. Osiris y est appelé la *loi de l'existence des êtres* ; et un commentateur ajoute : *la loi de l'existence des êtres, c'est son corps* ; — *autrement : c'est toujours et l'éternité*, ajoute un troisième théologien (2). Il est vrai, des variantes fort importantes sont signalées au sujet de ce passage. L'une porte : *je fais la loi du monde et des êtres* ; l'autre : *les êtres, c'est sa semence, c'est son corps*. Toutes deux appartiennent au temps du nouvel empire, et la seconde paraît être la plus ancienne des deux, mais toutes deux sont de simples gloses, appartenant à des écoles distinctes, tandis que la définition d'Osiris : la loi de l'existence des êtres, se trouve dans le texte qu'elles prétendent interpréter (3). N'oublions pas d'ailleurs que, dans un hymne fort ancien, puisque l'exemplaire connu appartient aux premiers temps du nouvel empire, hymne publié et traduit par M. Chabas, il y aura bientôt trente ans (4), Osiris est défini dans des termes tout semblables à ceux qui nous ont fait connaître la doctrine égyptienne sur Ammon-Ra, tandis que, d'autre part, ce même hymne mentionne clairement la tradition mythologique sur les aventures d'Osiris et

(1) Ibid, §§ VI cf. X.
(2) Voyez De Rougé, *Etude sur le rituel funéraire*.
(3) Voyez *les doctrines relig. de l'anc. Egypte*. § II.
(4) *Revue archéol.* de 1857.

d'Isis : preuve nouvelle de ce fait que les contradictions n'affarouchaient pas beaucoup les hymnographes des bords du Nil. Enfin, dans ces Litanies du soleil qui viennent d'être citées, on prie pour l'âme du roi, et cependant il est, au même lieu, identifié au dieu suprême. Nous avons vu d'ailleurs que cette identification posthume, ou, si l'on veut, cette absorption du défunt dans Osiris, dont il acquiert même les caractères d'ordre ou d'apparence mythologique, est un fait constant ; il est mille fois exprimé sous toutes les formes, dans toutes les éditions du *per-em-hroz*.

Tel est, dans ses points fondamentaux, le résultat de l'étude assez étendue, présentée, en 1878, aux lecteurs de la *Revue des questions historiques*. Aucune découverte ultérieure n'a démenti ni ne pouvait démentir un fait établi par des textes aussi clairs (même grammaticalement) que l'est l'existence d'un enseignement spiritualiste et monothéiste dans l'ancienne Egypte, fait dont il convenait, même dans ce résumé, d'accumuler les preuves, tant il est opposé à la tradition des auteurs classiques. Mais, en s'arrêtant sur cet objet, tous les égyptologues n'en ont pas tiré les mêmes conséquences ; tous ne lui ont pas attribué ou reconnu la même portée. Il y a donc lieu d'exposer et de discuter des interprétations variées de documents connus de tous et traduits de la même façon, ou à peu près.

III. Une dissertation de M. Schiaparelli.

Parmi les travaux récents, l'ordre naturel demande que je nomme en premier lieu, et comme le premier en date et comme lié par une affinité logique à ce qui vient d'être exposé, la dissertation de M. E. Schiaparelli intitulée : *Il sentimento religioso degli antichi Egiziani, secondo i monumenti*. Elle remonte à l'an 1877, mais je ne la connaissais pas encore, quand, l'année suivante, je rédigeais mon article.

Le jeune savant admet, sans restriction, la réalité du monothéisme égyptien. « Dieu, dit-il, pour la majeure partie des Egyptiens, est un être *unique*, increé, infini, tout puissant ; il existe de toute éternité et subsistera éternellement ; il est le seul vivant en vérité, impénétrable (1). » Et, citant, à cet égard l'œuvre de M. Grébaut dans une de ces notes, nourries de textes originaux, qui forment une notable partie de sa brochure, l'auteur ajoute avec lui : « *Mais ses noms sont nombreux* (2), » ce qu'il entend de formes spéciales, personnifications des attributs divins, tandis que l'auteur français restreignait ce terme aux actes de l'existence divine, manifestée dans la course bienfaisante du soleil. Peut-être faut il attribuer cette différence à ce que M. Grébaut étudiait un hymne à Ammon-Ra, tandis que l'auteur italien cherche, dans ce passage (3), à faire comprendre ce qu'était, chez les Égyptiens, l'idée générale de la divinité. Il n'a garde d'oublier l'expression énergique de Dieu *se donnant naissance à lui-même :* « Il s'est produit ; il n'a point de mère (4). » Et encore : « Il existait dès de principe (5). » « Unique, il s'est » fait éternellement (6) ; sa largeur et sa longueur n'ont point » de limites (7). » L'auteur ne reconnaît, dans la renaissance quotidienne du soleil, que le symbole de la vie éternellement jeune de la divinité (8). — « La lumière de ses formes l'illu» mine de sa splendeur (9) ; mystère des mystères, son mys» tère n'est point connu. Il est auteur des êtres ; c'est lui » qui les vivifie (10). »

(1) V. 12 — (2e partie de la dissertation) L'exagération contenue dans ces mots : la majeure partie est rectifiée aux p. 15 et 41, et dans la note 3 de cette seconde partie.

(2) V. le § précédent.

(3) Note 1 de la IIe partie § A. — Dans la première partie, M. Schiaparelli s'attachait à exposer sommairement l'impression produit chez les Grecs par la mythologie et le culte des Egyptiens.

(4) Ibid. § B.

(5) Ibid. §. E.

(6) L'auteur traduit ici (p. 61-2) : Unico, che facesti te *illimitato*. Ce dernier mot représente exactement l'idée comprise dans le second membre de phrase; mais, malgré les habitudes du parallélisme égyptien, je ne puis admettre cette traduction des mots *Uaa aru su hehui*. *Hehui*, au moins avec l'orthographe qu'il a ici, se rapporte bien plutôt à l'immensité de la durée qu'à celle de l'espace.

(7) *Ibid.* § C.

(8) *Ibid.* § F.

(9) *Ibid.* § G. L'auteur traduit *lo copre*; le sens est le même, mais le mot *teka* a pour déterminatif ordinaire la flamme ; ici c'est l'œil, ce qui n'est pas moins expressif.

(10) Voyez p. 12-13.

M. Schiaparelli n'insiste pas moins (1) sur l'action divine se manifestant dans l'ordre moral. Dieu veille sur tous ; il châtie et récompense ; il place au-dessus de l'homme sensuel (2) celui qui élève son âme ; il accorde son aide (3) à qui l'invoque d'un cœur aimant, aux humbles et aux misérables, et il la refuse aux orgueilleux ; il donne le génie qui fait comprendre les merveilles. Défenseur de l'opprimé contre le puissant, il est doux et aime les hommes d'un amour immense. Heureux qui le connaît. Toutes ces énonciations sont appuyées, dans les notes, sur des citations ou des renvois à des textes publiés (4). L'auteur nous dit encore du dieu des Egyptiens que le père invoque la protection divine pour son fils et le fils pour son père, le serviteur pour son maître (5). Et dans le culte du Nil, bienfaiteur de l'Egypte, M. Schiaparelli voit une identification symbolique du Nil matériel à la puissance divine, qui seule épanche, en réalité, ses bienfaits sur la terre (6).

Cette dernière assertion paraît quelque peu hardie. Cependant, on lit, dans la citation de l'hymne au Nil (note 30), ces mots : « Adoration à toi, ô Nil (*Hap* ou *Hapi*), » qui parais (pere) sur la terre ; » or *pere* ou *per* ne se dit que de l'arrivée ou manifestation dans un lieu où l'on n'était pas auparavant ; il correspond souvent aux mots : sortir : être envoyé. Et plus loin (note 33), l'auteur fait remarquer que *Hàpi* est appelé : la *vie du ciel des dieux* ; qu'il est même nommé : le *père des dieux*, en regard de l'expression Ammon, *roi des dieux*. Ammon étant reconnu comme père des dieux, ainsi que nous l'avons vu plus haut, il paraît qu'il y a ici parallélisme de langage et que Hapi est identifié à Ammon, c'est-à-dire au dieu suprême ; aussi à

(1) Voyez p. 23-14.

(2) Voyez p. 19.

(3) Voyez p. 18.

(4) Voyez notes 4, 7, 8, 9. Dans celle-ci la phrase rendue par *Beati colui che ti conace, o Anmone* en celle-ci *Nofer pa-enti-her sap-en-ek, Anmone*. On peut traduire celui-là (en) bon qui t'a choisi. Le sens de *bon* est le plus ordinaire pour *nofer*, et le suffixe *en* est l'indice du prétérit. *Sap* se dit pour choisir, examiner, vérifier plutôt que dans le sens général de connaître (Voy. Pierre Vocal. p. 463, 478).

(5) Voyez p. 19-20, 25.

(6) Voyez p. 21 et notes 30 et 33 de cette seconde partie.

l'arrivée de la crue, apportait-on des offrandes à tous les dieux (Ibid.) (1).

Il y a plus, et M. Schiaparelli, ne traitant qu'incidemment cette question, n'a pas tiré tout le parti qu'il aurait pu tirer d'un autre hymne au Nil, cité par lui cependant, et qui se trouve inscrit sur une stèle de Selseleh, remontant au règne de Ramsès II (2). Là le Nil est appelé : père de cycle des dieux dans l'inondation (3), titre moins élevé peut-être que celui de père des dieux en général (4), mais l'auteur de l'hymne ajoute : « Tu es l'*unique qui se produit lui-même* » (Ntek ua kema su t'esef).... Le cycle des dieux ne sait d'où » tu es ; tu es *leur vie*. » Ici se trouve le passage : « Quand » tu viens, leurs offrandes redoublent ; leurs autels sont » comblés ; ils se réjouissent (5) quand tu te montres (6). » Mais de tous ces passages le plus expressif, ce me semble, est celui où le Nil est appelé l'*unique qui seproduit lui-même*. Il peut y avoir ici, et il y a probablement une allusion au phénomène de la crue annuelle, sans pluies connues des Egyptiens ; mais, comme la réapparition du soleil au matin, ce phénoméne pouvait être pris comme symbole de la génération divine, exprimée par cette formule si profondément entrée dans le langage théologique des Egyptiens.

Quant à la vie future, l'Egyptien, dit M. Schiaparelli, croyait que l'intelligence, débarrassée de son enveloppe corporelle, pourrait parcourir les purs espaces et se plonger dans la mer de lumière des perfections divines qu'elle pourrait en voir enfin la sublime réalité (7). Je ne trouve point tout ce tableau dans les passages de l'hymne à Ammon-Ra auxquels l'auteur renvoie pour les citations textuelles qui suivent : « Ta beauté (1) s'empare des mers, ton amour fait

(1) Citations de l'hymme au Nil et du 2e papyrus Sallier.

(2) Publiée et traduite par M. Louis Stern, dans la Zeitschrift de 1873.

(3) Nennou : Stern traduit : Océan. Le mot Océan n'appartient pas à la géographie égyptienne.

(4) (Cf. supra : père de tous les dieux princes (?) de l'inondation)

(5) On ne sait s'ils se réjouissent des honneurs qui leur sont rendus, ou si ce n'est pas plutôt, ici comme ailleurs, l'expression de joyeuses félicitations des dieux au Dieu suprême, ou de la joie que leur fait éprouver sa présence.

(6) Le mot *Khaa* se dit à la fois du soleil qui se lève et d'un roi qui arrive à la possession de couronne.

(7) Voyez p. 24.

(8) Avec le signe du pluriel → ou peut-être : tes *bontés*

» tomber (1) les bras, les cœurs se fondent (2) en te voyant (3). » J'hésite aussi à rapporter exactement au même ordre d'idées, comme le fait l'auteur italien, l'inscription publiée et traduite par M. Pierret de la statue A. 90 du Louvre, dans laquelle le personnage dit à Khnoum, Sati et Anouké : « Je » me suis réjoui par vos personnes (4) ; j'adore vos beautés, » incapable de lassitude, dans l'acte d'aimer vos person- » nes (5) : mon cœur est plein de vos personnes (6). » Le caractère mythologique de ce texte peut nous rappeler qu'il appartient au VIe siècle seulement avant notre ère ; mais l'idée du défunt uni à la divinité et monté sur la barque du dieu soleil est fondamentale dans les anciennes croyances de l'Egypte.

L'adhésion de M. Schiaparelli à l'existence historique du monothéisme égyptien n'est pas douteuse, après de telles citations. Mais l'affirmation de l'auteur que nous étudions en ce moment a une portée sur laquelle il convient d'appeler l'attention et qui n'est pas moins importante que le premier énoncé de sa pensée : c'est l'objet qu'il expose et développe dans la troisième partie de son opuscule.

Après avoir reconnu que le plus grand nombre des Egyptiens avait, au sujet de l'unité divine, des idées beaucoup moins nettes que les esprits cultivés, il avait ajouté, dès la seconde partie : « Il est certain, par suite, que cette idée, élevée et pure, plus répandue dans les temps antérieurs aux Hykshos, se restreignit graduellement à un petit nombre, quand on approcha des derniers temps de la monarchie égyptienne. Plus vive et plus claire d'abord, elle fut peu à peu voilée par des subtilités théologiques, tissues autour d'elle dans les écoles sacerdotales de l'Egypte ; mais elle ne

(1) M. Grébant traduit ainsi, aussi bien que M. Schiaparelli, le mot *ses'ebed*, écrit avec le double déterminatif de l'homme aux bras abaissés et de l'oiseau, signe de faiblesse, de négation ou de mal.

(2) Mot douteux : M. Grébant l'emploie avec un ? L'auteur italien écrit *si sciogliono*.

(3) Voyez Hymne à Ammon *Ra*.

(4) Mot à mot : de vos noms. Voy. p. 16 du volume de M. Grébant.

(5) Ici et dans le membre de phrase suivant, le mot original est *Ka*, qui, on le sait aujourd'hui, a le sens beaucoup plus précis de figure de l'être vivant. Nous y reviendrons ailleurs.

(6) Pierret, *Etudes égyptiennes* II. p. 22-23.

s'effaça jamais tout entière ; » on la retrouve, en effet, encore chez les hommes des époques persane et romaine (1).

Trois conclusions résultent de ce passage : la doctrine égyptienne marcha, dans l'ordre des temps, du plus parfait au plus imparfait ; cette marche rétrograde résulta en partie de la grossièreté des esprits ; elle résulta en partie aussi de la subtilité des écoles. Déjà, nous le voyons, l'auteur se sépare nettement et absolument de l'hypothèse gratuite qui affirme la nécessité fatale du progrès continu, puisque la pureté de la doctrine est d'autant plus grande que l'on remonte plus haut dans cette histoire, exceptionnellement antique. Il est vrai, il ne se prononce pas là sur la question d'origine ; il ne dit pas même dans ce morceau s'il parle des premières dynasties thébaines, ou s'il remonte par la pensée jusqu'aux dynasties memphites. Mais s'il se tait momentanément là dessus, c'est apparemment parce qu'il considère ses lecteurs comme suffisamment au courant du langage monothéiste que nous a légué l'époque des Pyramides ; et bientôt parlant lui-même du papyrus Prisse ou livre de Ptahhotep, qu'on a appelé : le plus ancien livre du monde, il y signale une morale en rapport avec la pureté du dogme. Il parle aussi d'inscriptions tumulaires des environs de Gizeh (et c'est là que sont les plus anciennes nécropoles), où l'esprit s'élève dans la région sereine de la piété, parce que la tradition égyptienne subsiste dans sa pureté intégrale. Les devoirs des époux, les devoirs envers la famille et envers les hommes en général, l'auteur nous les montre à la fois énoncés et dans le papyrus Prisse et dans les monuments de la Ve dynastie et dans ceux du moyen empire. A ces différentes époques, on voit attester le ciel comme garantie de la loi morale (2). Ailleurs on trouve une exhortation à régler sa conduite par la pensée de la mort et du jugement futur (3).

C'est un peu déjà au temps du moyen empire, mais surtout durant les siècles postérieurs à la domination des pasteurs (4) que l'on voit décliner ensemble, en Egypte, le sentiment moral et le sentiment religieux ; les mythes prennent une im-

(1) *Il sentimento religioso*, etc. p. 15.

(2) V. p. 33-6 (dans la 3e partie).

(3) V. p. 30-1.

(4) V. p. 37-42 et 44-9.

portance croissante,et l'enseignement des écoles sacerdotales tend à obscurcir le principe de l'unité divine. Dès éléments asiatiques, dont M. Schiaparelli fait remonter l'influence jusqu'aux derniers temps des Hykshos, augmentent la confusion ; des fêtes et des superstitions prennent le premier rang dans la vie religieuse des Egyptiens, et l'on en arrive à croire que l'on peut acheter avec ses trésors la récompense future. On va même parfois, quoique fort rarement, paraît-il, jusqu'à un épicurisme presque complet. Cependant, de même que, malgré tant de causes de décadence, le monothéisme se faisait encore jour dans les textes religieux, de même les principes de l'antique et saine morale se trouvent encore nettement exprimés (3).

L'action des écoles sur le dogme et la marche vers le naturalisme, je les avais indiquées dans quelques passages de l'article rappelé plus haut ; j'avais entrevu aussi un affaiblissement de la doctrine morale ; enfin j'avais fait remarquer l'influence probable des doctrines asiatiques ; mais je n'avais pas formulé l'ensemble de ces remarques d'une manière aussi pressante que l'a fait M. Schiaparelli.

F. ROBIOU.

(3) V. p. 43.

L'ART ANTIQUE DE LA PERSE.

L'art antique de la Perse, Achéménides, Parthes, Sassanides, par Marcel Dieulafoy, — Paris, in-fol 1884, chez Des Fossez et Cᵒ 13, rue Bonaparte. — Première partie, monuments de la vallée du Polvar Roud, 61 p., XX pl. — Deuxième partie, monuments de Persepolis 90 p. XXII pl.

M. Dieulafoy, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chargé en 1881, d'une mission scientifique en Orient par le gouvernement français, a commencé, depuis son retour, la publication d'un grand ouvrage sur l'*Art Antique* de la Perse. Cet ouvrage se composera de cinq à six parties; deux fascicules ont paru dans le courant de l'année 1884, le troisième est annoncé pour le mois de janvier prochain, mais il est à craindre que le restant soit retardé pour longtemps, M. Dieulafoy venant de repartir en Perse pour visiter spécialement l'Elam et la Suziane. Cependant les deux livraisons qui ont été publiées jusqu'ici sont suffisantes pour permettre de juger l'œuvre et d'apprécier toute l'étendue et l'importance des recherches et des découvertes de M. Dieulafoy.

Il y a bien près de trois siècles (1) que Figueroa (1574-1628), ambassadeur de Philippe III près de Shah Abbas le grand vers 1618, et Pietro della Valle, gentilhomme romain vers 1620, visitaient les ruines de Persepolis qui déjà étaient connues par les récits des missionnaires; le voyageur romain donnait même avec un essai d'interprétation, la copie de plusieurs inscriptions cunéiformes. Trente ans plus tard, Tavernier, en 1658 et Thevenot en 1655 parcouraient l'Asie et la Perse et décrivaient également les ruines de Persépolis et du Kurdistan, mais d'une manière superficielle. Chardin (1643-1713) est le premier qui nous ait laissé une relation fidèle et complète de son voyage en Asie : parti en 1665 il visite l'Arménie, l'Atropatène, la Perse par Ispahan, Shirâz jusqu'à Bender-Abassi où il s'embarque pour les Indes, d'où il ne revient en Europe qu'en 1681. Tout le monde connaît l'intéressante relation que nous a laissée l'il-

(1) En 1602, un certain Etienne Kakasch, envoyé de l'empereur Rodolphe II à la cour du grand duc de Moscovie et à celle de Shah Abbas sofi de Perse, visita la Russie, l'Arménie et la Perse jusqu'à Ispahan. Sa relation a été publiée par M. Schefer sous le nom de *Iter Persicum*, Paris 1877, E. Leroux.

RECHERCHES RÉCENTES

SUR

LA RELIGION DE L'ANCIENNE ÉGYPTE

—

PREMIÈRE PARTIE. — LA THÉOLOGIE ÉGYPTIENNE.

—

IV. Les derniers travaux de M. Pierret.

Tout en mettant en dehors de ses recherches les questions d'origine, M. Pierret n'est pas moins explicite que l'auteur italien dans son affirmation du monothéisme égyptien. Un dieu unique, créateur, éternel, insaisissable, incompréhensible, infini, doué d'ubiquité, invisible, miséricordieux, tout puissant, rémunérateur de la vertu, voilà comment il résume les textes groupés par lui dans les pages 8 à 11 de son *Essai sur la mythologie égyptienne* (1879) (1). Au nom de *créateur* correspond, dans les textes divers qu'il a réunis sous ce titre, l'emploi des mots *ari* (faire), *kheper*, dont il a été question plus haut, et *kema*, produire. Aucun d'eux n'exprime avec certitude la création proprement dite : le premier, qui paraît plus favorable à cette interprétation, nous le rencontrons à la fois à la fin de la première planche de l'hymne à Amon-Ra pour exprimer l'idée que la divinité est l'auteur des hommes et des pâturages et pour dire qu'Amon-Ra est issu de Ptah; *kemam* forme allongée de *kema* se trouve, au même lieu, comme exprimant la production des animaux et des plantes, accolé aux deux premiers emplois du mot *ari;* or M. Grébaut fait remarquer (p. 123) que, dans d'autres passages, le sens de procréer est certain pour ce mot-là, tant pour la génération divine que pour les productions végétales. Il serait donc plus sûr, pour ne pas risquer une interprétation douteuse de la doctrine égyptienne, de dire *auteur* que créateur des êtres. Telle est aussi la pensée de M. Grébaut.

(1) Complété, quelque temps après, par son Panthéon égyptien, où, comme nous le verrons bientôt, on retrouve la même doctrine.

Tout s'accorde, dans la théologie égyptienne, pour ne pas limiter Dieu dans le temps ; quant à l'épithète d'*insaisissable*, le texte cité l'explique en exprimant que l'homme ne saurait toucher Dieu de ses mains. Les deux épithètes suivantes sont garanties dans notre auteur par des textes suffisamment clairs; mais l'ubiquité n'est appuyée ici que sur un texte indiquant que l'autorité divine s'exerce aussi bien sur une cité de l'Egypte que sur une autre. Le dieu invisible est, dans le passage à l'appui, celui de Mendès, que d'ailleurs nous pouvons concevoir comme susceptible d'être identifié avec le dieu suprême, d'après les indications données par M. Brugsch dans la Zeitschrift de 1871 (p. 81-5). Il y est dit que le bélier, c'est-à-dire l'activité productrice ou l'âme, de Shu, d'Osiris, de Seb, (il y a des variantes pour ce dernier) est identifié à Khnum, l'auteur des formes. L'idée de miséricordieux n'est pas entièrement comprise dans le terme cité *sotem nehteh*, auditor implorantis, ou auditor confidentis; mais elle est en bien voisine. Quant aux deux phrases : « ce qui » est et ce qui n'est pas dépendent de lui ; » « ce qui n'est » pas dans son poing est dans son flanc, » par lesquelles M. Pierret établit l'attribut de la toute-puissance, elles me paraissent exprimer, sous deux formes, l'une métaphysique, l'autre figurée, la pensée queDieu est le maître de tout ce qui existe et le maître aussi de réaliser tous les possibles conçus par lui.

L'auteur n'oublie pas de rappeler, ce que nous avons vu déjà, que ce Dieu est unique, même au milieu de la collection des dieux (1); « il est l'âme sainte qui les engendre; il crée, engendre, enfante les dieux ; » en d'autres termes il est à la fois leur père et leur mère (2); il les réunit dans son corps, c'est-à-dire dans sa personne (3), car lui-même est une âme, l'âme du ciel, l'âme sainte qui engendre les dieux, qui revêt

(1) Voyez page 13.
(2) *Ibid.* p. 14-15.
(3) *Ibid.* p. 13-14.

des formes, mais qui reste inconnue (1). En d'autres termes encore, les dieux qu'il engendre et dont il est le souverain ne sont, dans la pensée de l'auteur, que les symboles des phases successives du soleil, dans lequel ce dieu se manifeste (2) ou des formes de langage servant à exprimer les aspects divers de ce dieu, qui, disait-on, se cache aux dieux et aux hommes (3). Il vit de la vérité, il lui est uni, et la vérité, c'est la règle de toute chose (4). Il s'est formé lui-même, il n'a pas été formé (5); le nom commun Nuter, qui signifie dieu, sans appellation distincte, a le sens étymologique de renouvellement, parce que, « dans la conception mythologique, le dieu s'assure une éternelle jeunesse par le renouvellement de lui-même, en s'engendrant lui-même perpétuellement » (6). Le polythéisme égyptien est purement symbolique (7); cependant les dieux sont (ainsi que l'a dit M. Grébaut), non pas des attributs, mais des actes de la divinité (8); la mythologie égyptienne consiste dans ce qu'on appelle le drame solaire (9). Quant aux déesses, elles personnifient ou la lumière de l'astre, ou l'espace où il prend naissance et disparaît (10). Si le dieu primordial est appelé « essence double, parce qu'il crée, informe et engendre son corps, » il n'est pas moins « le commencement du devenir, dieu auguste, vivant de vérité » (11). Ses noms, ses types varient suivant les lieux; mais son essence est la même (12). Cependant il est dit ailleurs se fractionner en quatre couples composés chacun d'un mâle et d'une femelle dont les noms,

(1) *Ibid.* p. 13, 14, 15, avec citations, pour chaque énoncé, surtout du *per-em-hrou* et de l'hymne à Ammon-Ra.
(2) *Ibid.* p. 3, 25-27, 30-6.
(3) *Ibid*, p. 11-12.
(4) *Ibid.* p. 16-18. 22.
(5) *Ibid.* p. 15.
(6) *Ibid.* p, 8, cf. 21, 44-5. — Nous venons, au § VI une rectification à établir, en ce qui concerne l'étymologie.
(7) *Ibid.* p. 6.
(8) *Ibid.* p. 6-7.
(9) *Ibid.* p. 19.
(10) *Ibid.* p. 3, 37, 39, 40, 41, 44, 45.
(11) *Ibid.* p. 22.
(12) *Ibid.* p. 4-22.

ajoute l'auteur, ne sont pas encore bien expliqués et qu'on est *convenu* de nommer Elémentaires (1).

Telle est la conception de la théologie égyptienne que nous présente M. Pierret, apportant, je le repète, à l'appui de chaque assertion des textes copiés et traduits par lui. Il n'en dissimule pas, on le voit les contradictions, réelles ou apparentes, pas plus qu'il n'attribue à la population entière les doctrines élevées qui viennent d'être analysées. Mais il ne s'est pas attaché, comme M. Schiaparelli, à indiquer les variations produites par la marche du temps. Plusieurs de ses textes les plus importants appartiennent aux premières dynasties du nouvel empire, mais il en est aussi d'époques bien moins anciennes; ici encore nous trouvons la confirmation de cette pensée que, malgré de graves altérations dans l'ensemble de la théologie égyptienne, son dogme fondamental reparait à toutes les époques. Mais il importe de serrer de près la doctrine concernant les dieux « qu'on est convenu de nommer Elémentaires, » pour reconnaître si, ou jusqu'à quel point, elle peut avoir introduit dans les écoles égyptiennes les idées de panthéisme matérialiste. Nous y reviendrons à propos du récent travail de M. Brugsch; mais, dès à cette heure, nous avons à nous rendre un compte exact des travaux auxquels M. Pierret renvoie à ce sujet.

Deux sont empruntés à la Zeitschrift (1869, p. 6, 7, et 1877, p. 148-57). Dans le premier, fort court et auquel une suite était promise, M. Dümichen énonçait le fait que ces êtres sont « assez souvent reproduits sur les monuments d'*époque récente*, » qu'on leur donnait la figure de grenouilles ou de serpents, animaux que l'on supposait, le premier du moins, produits par la terre humide, et qu'ils figuraient aux côtés de Ptah, formateur du monde, et d'Atum, le père des commencements, qui s'engendre lui-même. Le second article, c'est la publication et l'interprétation par M. Ed. Meyer d'une stèle du musée britannique, stèle que, comme M. Birch il croit devoir attribuer aux derniers temps de la XVIII[e] dynastie, et qui représente le prince Horemheb en adoration devant Hor em Khou, soleil à l'horizon l'Harmachis des Grecs, Thuti; « le *dieu unique*, le directeur du monde

(1) *Ibid.* p. 26 7.

» inférieur (infernal), et Maat, (la vérité-justice) la fille de » Ra, la dame du ciel, la princesse de l'Ouest. » La suite du texte contient un hymne assez étendu en l'honneur de Ra, « maître du ciel, de la terre et de l'Hades, — seigneur » de l'Eternité, » fils de Ptah et de Nut. L'ensemble de ce morceau appartient manifestement à la doctrine solaire, et si M. Pierret l'a rappelé à propos des dieux élémentaires, c'est à cause du rôle élevé que ce monument attribue à Thot, le dieu d'Hermopolis (Aschmouneim), ville qui est en même temps la ville des Huit, c'est-à-dire des quatre dieux et quatre déesses, dont on vient de parler. Thot les *résume*, dit M. Pierret; en d'autres termes, ils représentent les faces diverses de son action, ce qu'il est facile d'admettre, puisque la stèle de Horemheb, l'identifie manifestement avec le dieu suprême et présente son nom comme une sorte d'épithète de Ra. Nous l'avons vu pour la partie supérieure de la stèle; au § II de ce monument, la chose est plus claire encore; Thot y est itérativement invoqué comme « seigneur de la ville des Huit, celui qui se forme lui-même (kheper t'esef), celui qui ne fut point enfanté, le dieu unique. » — Au § suivant, vient l'invocation à Maa-t, appelée ici : dame du vent (rafraichissant) du Nord, celle qui ouvre les narines des vivants. Maa est donc ici revêtue d'une attribution de l'ordre cosmique, mais à titre de divinité bienfaisante; son nom (Justice et vérité) et sa personne représentent essentiellement un être de l'ordre moral. Donc, si cette stèle remonte effectivement à une époque fort ancienne, l'esprit dans lequel la rédaction en est conçue est fort différent du mythe représenté par les monuments bien postérieurs dont parlait M. Dümichen, et le mouvement de la doctrine se produit dans le sens affirmé par M. Schiaparelli.

Tout ce qui concerne la vie future fait, à un certain point de vue, partie de la théologie proprement dite ; mais nous n'avons guère à nous y arrêter ici. M. Pierret a dit peu de chose, dans l'ouvrage en question, d'Osiris considéré comme dieu des morts. Il rappelle en termes très succincts, que « la vie de l'homme était asssimilée à la vie du soleil ; il disparait dans la tombe, ... comme le soleil disparait à l'occident ; il s'appelle Osiris, comme le soleil disparu, et, comme lui, il renaîtra pour de nouvelles existences (1). » M. Schiaparelli n'en disait pas beaucoup plus à cet égard ; mais la doctrine égyptienne sur ce point est si bien connue qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre à s'y arrêter longtemps.

V. De quelques publications récentes de M. Maspero.

La publication qui vient d'être étudiée sous son aspect le plus important et celle qui l'a suivie d'assez près, le Panthéon égyptien, où l'auteur a maintenu sa pensée, ont successivement provoqué, de la part de M. Maspero, une polémique dirigée sur ce point même et sur laquelle il faut maintenant nous étendre. Il l'a exposée dans deux articles assez courts de la Revue de l'histoire des religions, et il y est revenu, sous une forme plus condensée et peut-être un peu plus générale, dans quelques pages de son *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*. Dans aucun de ces travaux, il ne cite de texte ; ce ne sera donc pas le classement d'une série de monuments que nous aurons à faire ici ; c'est une interprétation d'ensemble que nous aurons à examiner.

M. Maspero n'a ni songé ni pu songer un instant à nier l'existence, dans l'ancienne Egypte, des doctrines élevées dont nous avons vu l'exposé dans les pages précédentes. Lui-même, il y a dix ans, avait cité des textes où elles sont exprimées et n'en avait pas dissimulé la valeur. Mais il s'exprime maintenant en termes restrictifs ; il veut borner presque uniquement à une école thébaine, sinon même à des doctrines individuelles, la théologie monothéiste des Egyptiens. » Que ces personnages (de la mythologie égyptienne) soient des attributs, des rôles ou des fonctions, peu importe, dit-il (2); ils ont chacun un nom et une existence, que le fidèle reconnaisssait par une dévotion plus ou moins particulière : le dévôt à Phtah ne se recommandait à Phtah que parcequ'il croyait que Phtah avait une personnalité bien marquée. »

L'auteur s'élève d'ailleurs avec raison contre la tendance que chacun peut avoir à ne prendre, dans les textes, que ceux

(1) *Ibid*. p. 68.
(2) *Revue de l'histoire des religions* 1re année, T. I, p. 120.

qui favorisent l'interprétation qu'il préfère ; il s'élève aussi contre le danger d'erreur, très réel et très grave, que l'on subit quand, réunissant pêle-mêle des textes de tous les temps, on cherche à en composer une doctrine unique. Il n'est pas moins judicieux, quand il signale (1) une autre cause possible d'erreurs, dans le malheur qui nous a privés de la plupart des monuments se rapportant à divers cultes locaux, non-thébains, et qui appartenaient à ces localités mêmes, aux sanctuaires où ces cultes avaient leur tradition propre. Mais lui-même, tout en se défendant de vouloir créer un système, affirme avec assez de résolution qu'il y avait en Egypte trois groupes de divinités bien distinctes : dieux des morts, dieux élémentaires, dieux solaires, sans compter les dieux animaux, dont il prend le culte à la lettre, et les fétiches adorés, dit-il, aux époques les plus brillantes de cette histoire (2). A côté de cela pourtant, il reconnaît que des preuves incontestables de monothéisme se rencontrent bien avant les rois thébains, sur des monuments de la III[e] et de la IV[e] dynastie, c'est-à-dire sur les plus anciens monuments qui existent (3) ; seulement il ajoute : « on dirait que le monothéisme est avant tout un monothéisme géographique. ... Râ, le dieu un à Thèbes, n'est pas le même que Phtah, le dieu *un* à Memphis et peut être adoré à côté de lui sans s'absorber en lui... L'unité de pouvoir politique entraîna l'unité de conception religieuse... On adora à Memphis, sous le nom de Phtah, le dieu qu'on adorait à Thèbes sous le nom d'Ammon-Ra, et on en fit le dieu unique, etc. (4). »

Si cette dernière assertion doit être prise dans un sens net et précis, l'auteur rentre dans la pensée de M. Pierret, en la bornant à une époque déterminée. Mais, pour les temps qui la précèdent, la pensée du savant directeur du musée de Boulaq ne me paraît pas aussi claire qu'elle l'est toujours quand il discute le sens exact et philologique d'un texte. On est surtout embarrassé à la lecture de son second article, celui que je viens de citer, l'auteur imagine et admet « la

(1) *Ibid.* p. 123-4.
(2) *Ibid.* p. 124-5.
(3) *Ibid*, p. 125.
(3) *Revue* etc., III[e] année, T. I, p. 91.

coexistence, aux mêmes époques et chez les mêmes individus, des croyances fétichistes, polythéistes et monothéistes... « Pour l'Egyptien, qui arrivait à la notion de l'unité de dieu, dit-il, le dieu *un* n'était jamais Dieu tout court (1)... Dieu est toujours le dieu unique-Ammon, le dieu unique-Phtah, le dieu unique-Osiris. » Ceci n'est pas clair je le repète, à moins qu'on n'entende par là une simple distinction de noms, représentant chacun une idée que l'on considérerait comme fixant surtout l'attention parmi les attributs ou les actes de la divinité ; mais l'auteur ne paraît point l'entendre ainsi. Sa pensée est plutôt d'attribuer aux Egyptiens ce qu'on a nommé l'hénothéisme, doctrine sur laquelle je m'expliquerai à fond dans un autre paragraphe de cette étude, et qu'il adopte très nettement quelques pages plus loin. Quant aux deux Khons, parèdres d'Ammon-Ra et qui sont mentionnés séparément dans la légende de la princesse de Bach'an (2), c'est de la mythologie et non de la théologie. M. Maspero revient d'ailleurs avec insistance sur la réalité du culte rendu à certains animaux, en tant qu'animaux, et non à titre de symboles. Il est possible qu'un tel culte ait été réellement populaire ; mais, comme tel, nous n'avons pas à nous y arrêter dans ces pages.

L'auteur ajoute, en parlant du symbolisme attribué aux Egyptiens initiés à une doctrine sacerdotale : « Et l'initié lui-même, est-on bien sûr qu'il ait vu derrière les formes matérielles tout ce qu'on a bien voulu lui faire voir... Apis est appelé constamment le fils de Phtah, celui qui reproduit (sur la terre) la vie de Phtah... D'autre part nous voyons qu'Apis est appelé Osiris, âme d'Osiris, vie de Toum et forme première d'Osiris. Nous en concluons que plusieurs dogmes différents se confondaient dans Apis... Mais nous en concluons aussi qu'Apis, fils de dieu, âme de dieu, forme de dieu est, par là même, un Dieu (3). » Sans doute, et nul ne dit le contraire, mais il l'est en ce sens qu'il est l'incarnation successive d'un dieu toujours le même, et que Phtah, Toum, Osiris sont considérés par les adorateurs de Phtah

(1) V. p. 91. Ceci n'est pas toujours exact, du moins pour les premiers temps.
(2) Placée historiquement vers la fin de la XX[e] dynastie, mais peut-être rédigée beaucoup plus tard.
(3) *Ibid.*, p. 95.

comme un même principe s'incarnant dans le taureau sacré, tout au moins pour ceux qui admettaient l'orthodoxie simultanée de toutes ces dénominations.

On peut reconnaître une autre vacillation de la pensée du savant égyptologue dans ce passage : « Ce ne sont pas les prêtres d'Ammon qui ont créé le dogme de l'unité des dieux ; ce sont eux qui l'ont extrait de textes déjà anciens de la littérature sacrée et qui l'ont appliqué durant des siècles. » Puis, revenant sur une idée énoncée par lui plus haut, il ajoute : « Le fait matériel de l'hommage rendu au chef terrestre de Thèbes par les chefs terrestres d'Abydos, de Memphis, de Tanis, de la Syrie, de l'Ethiopie n'a pas dû être pour peu de chose dans l'hommage rendu au dieu de Thèbes par les autres dieux de l'Egypte et des pays étrangers. Le seul dieu toujours victorieux a dû devenir plus facilement le seul dieu, et c'est la chute de son empire mondain qui décida, vers la fin de la XXe dynastie, le triomphe de l'ancien polythéisme (1). » M. Maspero oublie de rappeler que Phtah n'a jamais été considéré comme une personne subordonnée à celle d'Ammon, et il ne remarque pas assez que de la page qu'il vient de tracer il résulte une fois de plus : 1° que l'unité divine était en Egypte une croyance qui se perdait dans la nuit des temps, 2° que, dans les siècles les moins anciens, le polythéisme prit définitivement le dessus, M. Schiaparelli a tiré de ces faits des conséquences plus nettes ; mais c'est sur eux qu'il s'est appuyé.

Dans les pages 147-154 de son *Guide* (1884) M. Maspero a maintenu sa pensée ou ses pensées, parfois dans les mêmes termes qu'il les avait exprimées précédemment. D'abord et l'on pourrait dire *surtout*, il insiste sur la nécessité de prendre en considération et la différence des temps, et celle esprits cultivés et des masses. Il rappelle l'effet possible des des invasions étrangères et les différences qui existent entre les interprétations données à des textes importants par les Egyptiens eux-mêmes. Enfin il ajoute avec raison que ceux-ci ne nous ont laissé nulle part un exposé dogmatique complet et suivi, mais seulement des textes isolés et des allusions à leurs dogmes. A ces sages conseils de critique, l'auteur joint

(1) *Ibid.*, p. 100.

la reproduction de ses propres idées, énoncées plus haut, sur les groupes divers de divinités égyptiennes, bien qu'il reconnaisse de nouveau que le monothéisme a été formulé dans ce pays dès les temps les plus anciens. Il maintient d'ailleurs son interprétation de ce monothéisme par le culte d'un dieu unique, différent dans chacune des principales cités. Mais en tirant de là sa conclusion finale en faveur de l'existence ultérieure d'une doctrine hénothéiste et en s'appuyant, comme il l'avait fait déjà, sur un renvoi à M. Lepage Renouf, M. Maspero nous fait souvenir qu'avant de clore cette étude, il est indispensable de sortir encore de la France. Les *Lectures* de l'écrivain anglais et une étude toute récente de M. Brugsch seront l'objet des deux avant-derniers paragraphes concernant la théologie des anciens Egyptiens, Des travaux sur la mythologie et le culte seront abordés dans un article suivant.

VI. Les leçons de M. le Page Renouf, a Westminster, et la question de l'Hénothéisme.

Les six leçons de M. Le Page Renouf sur « l'*Origine et le développement de la Religion d'après les témoignages de la Religion de l'ancienne Egypte* » (1), sont très intéressantes, et par l'élévation des pensées, et par l'étendue et la sûreté des informations, et (si ce n'est dans quelques pages sur lesquelles j'aurai à insister davantage) par la netteté des aperçus. Sauf les deux premières leçons, qui forment une introduction générale aux études égyptologiques, ce volume a surtout pour objet la question qui nous occupe ici. Sans doute la mythologie n'en est pas exclue ; mais elle ne pouvait pas être développée dans un cadre aussi restreint, et d'ailleurs elle ne se rapporte qu'indirectement à la matière spéciale de cet enseignement, énoncée par le titre officiel que je viens de transcrire.

La place de ce paragraphe à la suite du précédent se trouvait naturellement indiquée par l'appel que M. Maspero a fait à l'enseignement du savant anglais. Mais, malgré la vaste et profonde connaissance que tous deux possèdent des

(1) Professées en mai et juin 1879 et publiées en 1880 (en anglais).

textes, il ne faudrait pas croire que leurs vues soient identiques. M. Le Page Renouf a sur les questions religieuses des idées plus précises que son confrère en égyptologie. Ce qui peut rester obscur dans le détail de son enseignement, c'est ce qui l'était dans l'esprit des Egyptiens eux-mêmes, car nous avons vu, au § II, que des contradictions ont certainement existé dans leurs doctrines. Mais il rapporte ces doctrines à un criterium, à la fois religieux et rationnel, nettement formulé. Ce criterium, il ne se vante pas de l'avoir découvert : il adopte, en effet, comme expression de sa pensée, sous ce titre : *la vraie notion de Dieu* (1), une page du docteur (aujourd'hui cardinal) Newman, qu'il transcrit littéralement.

La grandeur et les vacillations de la pensée religieuse dans l'ancienne Egypte sont mises en lumière dans la troisième leçon. L'auteur y signale, d'une part, la place que tenait, dans les croyances de ce peuple, l'idée de divinités diverses, ayant des corps et sujettes aux passions (2); d'autre part la réduction de personnages divins les uns dans les autres, d'après le langage des théologiens d'époque pharaonique, et d'après l'existence de textes qui les présentent, dans le plus noble langage, comme de simples noms d'un dieu unique (3). Il renvoie d'ailleurs, sur ce point (4), à la conférence de M. de Rougé. (Annales de Philosophie chrétienne, 1869), qu'il déclare inattaquable dans son ensemble; il admet avec lui que, le polythéisme égyptien étant toujours allé en se développant, le point de départ de la tradition religieuse de ce peuple doit avoir été le monothéisme. Telle était aussi, nous l'avons vu, l'idée-mère de la dissertation de M. Schiaparelli sur le Sentiment religieux de l'ancienne Egypte. Mais M. Le Page Renouf ajoute (5) : « les doctrines polythéistes et celles qu'on appelle monothéistes se montrent constamment ensemble, dans un même contexte, non seulement dans des écrits sacrés, transmis par la tradition (6) et sujets à des interpolations ou altérations de toute

(1) P. 215-6.
(2) Ps 86.
(3) Ps 8-9.
(4) Ps 89-92.
(5) P. 92.
(6) Avant leur fixation par le ciseau des hiérogrammates

espèce, mais, et plus souvent même, dans des compositions littéraires d'ordre privé, où l'on ne peut songer à soupçonner des interpolations. Dans tout l'ensemble de la littérature égyptienne, il n'y a point de faits plus clairement prouvés que ceux-ci : 1° La doctrine d'un seul dieu et celle de plusieurs dieux étaient enseignées par les mêmes personnes. 2° On ne songeait point à y voir une contradiction. Rien en conséquence ne peut être plus absurde, si les Egyptiens attachaient au mot dieu le même sens que nous y attachons : » Tel est le problème. M. Le Page Renouf l'aborde résolument; voyons comment il le résout; nous examinerons ensuite si la solution qu'il en donne est suffisante pour toutes les questions qui en découlent.

L'auteur pense avec raison qu'il faut recourir à l'interprétation approfondie du mot *Nutar* (ou *nuter*), qui se traduit par dieu, et, pour cela, en connaître l'étymologie, c'est-à-dire, le sens général de la racine qu'il représente. C'est là un des passages les plus curieux et les plus neufs du livre de M. Le Page Renouf (1). Cette dissertation philologique doit être étudiée dans ses pages ; mais la conclusion, bien motivée et vraiment convaincante, c'est que ce mot signifie *puissant*, comme le mot *El* chez les Hébreux. Or, comme différents textes d'époques diverses, y compris la période du Haut-Empire, l'emploient au singulier, sans aucune autre dénomination (2), il est clair que ceux qui l'employaient ainsi entendaient parler d'un maître souverain et unique du monde, tandis qu'au pluriel il signifie seulement Êtres puissants, ce qui n'implique pas l'égalité avec le possesseur unique du pouvoir suprême.

Mais l'auteur ajoute (3) : « La notion de cause conduira toujours un homme réfléchi, en dépit des protestations des philosophes critiques (4), à admettre une cause première ou puissance unique, de laquelle sont dérivées toutes les autres.

(1) P. 93-100.
(2) P. 100-103.
(3) P. 104.
(4) Il n'est pas difficile de reconnaître ceux que le savant égyptologue désigne par cette expression, ironique ici, mais dont ils se parent eux-mêmes. Il aurait pu ajouter que certains d'entre eux descendent d'un degré de plus dans l'absurde en niant absolument la notion même de cause.

Mais... il est facile d'imaginer, dans la nature, une force universelle, éternelle et immuable en elle-même, quoique se manifestant sous les formes les plus diverses. Dans les deux cas, l'unité est conçue, théistique, dans le premier, panthéistique dans le second. » Et il ajoute que la seconde interprétation a décidément triomphé en Egypte, dans une période relativement récente ; mais que jusque là le sens des textes peut correspondre à l'une et à l'autre (1).

Un peu plus loin (2), M. Le Page Renouf aborde une autre question étymologique, que l'on doit regarder comme un complément de la première, à cause de la place éminente que le mot qui en est l'objet tient dans le langage théologique des Egyptiens : c'est la valeur propre du mot *Maa*, ou, avec la terminaison féminine, Maat. Le sens exact de l'épithète *Ankh em maat*, que l'on donnait à la divinité suprême, n'est pas seulemet *vivant en vérité*, comme on l'avait traduit d'abord, mais *vivant de la vérité*, celui dont la vérité est l'essence. Or ce mot exprime à la fois la vérité et la justice ; il représente donc l'identité substantielle du vrai et du bien, dans la nature divine ; il exprime l'ordre et la loi, dans le sens intellectuel et dans le sens moral tout à la fois ; je dis l'ordre et la loi : telle est en effet la conclusion à tirer de son étymologie. Le sens propre, en effet, est bien *règle ;* comme racine verbale, il veut dire *étendre*, *tenir droit ;* et tous les égyptologues savent qu'on lui donne souvent pour idéogramme la coudée ou règle de maçon et de charpentier. L'idée fondamentale qui correspond à ce mot, dans son emploi le plus général, est donc celle de *rectitude*, qu'on l'applique à la vie morale, à la pensée ou même à la régularité du monde physique, œuvre de l'intelligence divine. Considérée comme déesse et dans un langage évidemment métaphorique, « Maa est dite maîtresse du ciel, gouvernante de la terre, présidente du monde infernal, qui est reconnu pour son domaine spécial, (sans doute parce que c'est dans la vie future que l'empire de la loi morale est pleinement rétabli (3). Chacun des grands dieux est dit Seigneur de la

(1) *Ubi supra.*
(2) P. 119-22.
(3) La figure bien connue de la déesse paraît dans la scène du jugement des âmes après la mort.

vérité, mais il est dit aussi que la vérité n'a point de maître (1). » Ici la contradiction n'est évidemment que dans les mots et nullement dans les idées. Seigneur de la vérité est synonyme de vivant de la vérité ; le premier terme exprime que Dieu est en *pleine possession* du vrai et du bien, dont il applique souverainement les règles ; le second, que telle est, comme nous l'avons vu, la substance même de l'Être souverain. Il semble donc qu'ici toute équivoque disparait et que l'incertitude signalée par l'auteur anglais entre le sens théistique et le sens panthéistique ne se trouve pas là où de pareils textes sont employés. Ce dernier sens pouvait hanter l'esprit d'un copiste, mais il n'avait pas inspiré le rédacteur. Celui qui exprime ainsi sa pensée voit clair en métaphysique, et vraiment des traces d'une métaphysique lumineuse ne manquent pas dans les textes égyptiens. Or toute doctrine où l'on voit clair est inconciliable avec le panthéisme, puisque celui-ci implique contradiction.

L'affirmation de la vie future, même abstraction faite des peintures mythologiques de l'autre monde, n'est pas moins catégorique dans les croyances des Egyptiens, et l'on peut dire qu'il n'est aucune doctrine dont l'expression ait davantage abondé, à toutes les époques de leur histoire. M. Le Page Renouf signale, à ce sujet, un terme dont l'emploi est singulièrement énergique, celui du mot *vivant* (*ankh*), qui figure dans d'*innombrables* passages pour désigner les défunts, et cela dès le temps des premiers dynasties. Cette vie future est sans fin : *ankh t'eta*, vivant à toujours, est écrit sur le cercueil du roi auteur de la troisième pyramide de Gizeh (2).

Revenons à l'ensemble de la doctrine. L'auteur constate (3) que les formules qui en représentent les idées fondamentales, et spécialement le terme d'*existant par lui-même*, appliqué à la divinité, sont, bien autrement que le langage religieux des Grecs et des Romains, conformes à l'enseignement chrétien. Mais de plus ayant signalé des contradictions dans les croyances de l'ancienne Egypte, il s'attache, vers la fin de

(1) P. 122.
(2) P. 127-8.
(3) P. 216-17.

son livre, à chercher qu'elle en était la résultante dans l'esprit des Egyptiens. L'obscurité du sujet est grande. Cherchons d'abord à résumer la pensée de l'auteur et à reconnaître si la doctrine qu'il s'agit de débrouiller est réellement inextricable. Peut-être pourrons-nous faire quelques pas de plus dans cette investigation.

M. Le Page Renouf accepte, comme conciliation entre les formules qui se heurtent dans un grand nombre d'hymnes égyptiens, à partir des premiers temps du nouvel empire (1), ce qu'il appelle, après M. Max Müller, l'hénothéisme(2), c'est-à-dire une doctrine dans laquelle « chaque dieu... est senti (*felt*), à un certain moment, comme une divinité réelle, suprême et absolue, en dépit des limitations nécessaires que, dans notre esprit, la pluralité des dieux doit imprimer à chacun d'eux. Tout le reste disparaît de la vue ; celui qui doit accomplir leurs désirs demeure en pleine lumière devant les yeux des adorateurs (3). »

L'auteur n'a pas de peine à montrer, par une série de textes (4), qu'en effet Osiris et Horus, substantiellement identique à Osiris, son père, que Thot, que Ra, identifié à Atmou (ou Toum) et à Horus, que Ptah, que le Nil lui-même, (V. *supra*), qu'Amon-Ra surtout sont successivement désignés comme représentant le maître unique et souverain du monde. Mais l'expression de « *dieux uniques*, » employée par M. Maspero (5), ou bien comporte une contradiction dans les termes, telle qu'aucun être pourvu de ses facultés mentales n'a jamais pu la concevoir, (et certes on doit reconnaître dans l'ancienne Egypte de hautes facultés intellectuelles), ou bien représente ce que le savant français appelait un peu plus haut : un « monothéisme géographique. »

(1) Si l'on n'en trouve pas de témoignage antérieur, c'est sûrement, dit-il, parce que la littérature proprement dite de la période antérieure est bien peu abondante (du moins pour nous).

(2) P. 217-8.

(3) Ces lignes sont une citation de Max Müller, adoptée par l'auteur que nous étudions ici, J'ai rendu compte des conférences de Müller dans les Annales de philosophie chrétienne, juin 1851. Elles avaient pour objet des origines de la religion indienne.

(4) P. 218-29.

(5) *Guide du serviteur au musée de Bologne*, p. 152.

c'est-à-dire, en réalité, l'adoration d'un être suprême, ayant, dans différentes villes, un nom différent, sous lesquels ressortent des attributs distincts. M. Le Page Renouf lui-même, en constatant, nous l'avons vu, que certains textes non seulement comportent, mais affirment l'identification entre de grands dieux de l'Egypte, appuie indirectement l'interprétation de la théologie égyptienne que je propose ici ; seulement il est clair que la foule voyait, dans ce panthéon, une série de de dieux différents : M. Maspero a raison de l'affirmer. Mais, quand l'auteur d'un hymne égyptien ou védique donne à une divinité la qualification d'*unique*, il est parfaitement certain qu'il ne croit pas du tout à l'existence d'autres divinités suprêmes, différentes de celle-là et qu'il aurait momentanément oubliées, pour leur adresser ensuite ses vœux, dans un langage et avec des sentiments semblables. Telle est pourtant l'idée que représente la doctrine de l'hénothéisme, en tant que distincte du monothéisme. Je sais que les Indiens sont allés bien loin dans l'absurde, mais je ne pense pas qu'une créature humaine y aît pénétré si loin que cela. Il faut donc renoncer à ce rêve, si l'on veut se rendre compte de ce que des hommes ont vraiment pensé ; il y faut renoncer surtout pour un pays où les titres d'*unique*, *existant par soi-même*, sont les qualifications aussi expressives que possible par lesquelles les grandes écoles théologiques se plaisaient à désigner la divinité. Entre l'explication simple et nette, fondée sur les noms locaux d'un être unique, qu'à présentée M. de Rougé, et une explication qui constitue l'absurde pur et simple, l'absurde hégélien, l'identité des contraires, je ne conçois pas l'hésitation.

Mais, si l'hénothéisme doit être rayé du dictionnaire de la science, si, comme le disait M. Grébaut (1), « on adore (en Egypte), sous le nom d'un dieu quelconque, le dieu caché, qui, en se transformant lui-même, en s'enfantant à de nouveaux rôles, engendre les dieux, ses formes et ses manifestations, » ce n'est pas à dire pour cela que l'Egypte ait nettement conçu et surtout maintenu résolument le pur monothéisme, M. Le Page Renouf, si versé dans les textes de toutes les époques, disait, nous l'avons vu, que, pendant

(1) *Hymne à Ammon-Ra, traduit et commenté*, p. 103.

longtemps, ils furent rédigés de telle sorte qu'on y peut reconnaître soit le monothéisme proprement dit, soit le panthéisme, et il ajoute qu'enfin ce dernier versa dans le matérialisme (1). Mais vers la fin de son livre (2), il ajoute : « Les magnifiques caractères d'un dieu unique, admis par les Egyptiens, ne les conduisirent jamais en fait à la notion de l'unité de dieu : ils s'arrêtèrent au panthéisme. » Et à l'avant dernière page : « Les efforts des Egyptiens sont visibles dès l'origine pour s'attacher à la notion de l'unité de Dieu. L'existant par lui-même, l'unique, le un de un, le un sans second, celui qui dès l'origine donne l'être à tout ce qui se produit (*Beginner of becoming from the first*), celui qui a tout fait et qui n'a point été fait, sont des expressions qui se rencontrent constamment dans les textes religieux, et on les applique à tel ou tel dieu, chacun à son tour étant considéré comme le suprême dieu des dieux, comme l'auteur et créateur de toute chose. Mais la conclusion qui paraît en être résultée en définitive (*wich seems to have remained*), c'est que tous les dieux étaient, en fait, des noms d'un même dieu, qui résidait en tous, mais qui n'était autre que la nature. »

Ici je ne peux accepter intégralement la pensée du savant égyptologue, et pour cela je n'ai besoin d'autre encouragement que du sien. Il nous a dit que, pendant de longs siècles, les formules théologiques de l'Egypte savante furent susceptibles d'un sens purement spiritualiste, et quiconque s'est rendu familier avec elles ne pourra pas en douter. Il nous a dit, et les preuves en sont irréfragables, que plus tard un panthéisme fort peu idéaliste prit place dans cette doctrine. La conclusion n'est-elle pas celle-ci : que l'interprétation vraie des textes est monothéiste dans sa première période, et que, dans la seconde, elle doit être panthéiste, avec des contradictions flagrantes d'abord, parce que le monothéisme oppose une forte résistance, mais qu'elle devient de plus en plus polythéiste et matérialiste, comme nous le disait M. Schiaparelli. Ajoutons que si la résistance devient de plus en plus inconséquente, à mesure que l'erreur domine davantage, elle montre, en persistant malgré tout jusqu'aux

(1) P. 92, 239-41.
(2) P. 230-1.

derniers temps de l'histoire d'Egypte, la puissance de la tradition spiritualiste.

Enfin le savant anglais complète par les lignes suivantes le passage rapppelé tout-à-l'heure et son livre tout entier : « Des individus et des nations peuvent conserver longtemps le panthéisme sans en entrevoir l'inévitable conclusion, que s'il n'y a d'autre dieu que la nature, le monde est en réalité sans Dieu ; mais, quand la conclusion se manifeste, elle est avidement acceptée, comme nous l'avons vu de nos jours. La destinée d'une religion qui renferme une conclusion semblable est la perte de la foi dans l'immortalité ; et la distinction même du bien et du mal, hors ce qui est lié à des prescriptions rituelles est inévitablement abolie (*sealed*). » On ne saurait mieux dire, si ce n'est que des colléges tels que ceux de l'Egypte ne seraient pas demeurés tant de siècles sans apercevoir les conséquences de leurs doctrines, si le sens qu'ils lui donnaient dans la première période eût été vraiment le panthéisme. Le raisonnement éloquent et profond de l'auteur est donc une réfutation de la solution qu'il donne ou du moins qu'il incline à donner à la question proposée.

Cela posé, on peut et on doit admettre pourtant que des éléments d'un panthéisme ouvrant la porte au matérialisme se sont glissés de bonne heure dans les œuvres des hymnographes. Il n'en pouvait guère être autrement, car, en de telles matières, l'exactitude rigoureuse du langage est bien difficile, et ses vacillations entraînent par contre-coup celles de la pensée, surtout en présence des formes mythologiques que le sacerdoce ne désavouait pas, qu'ils sanctionnait même par la pratique du culte, et qui devaient bien souvent troubler ses esprits.

Nous avons vu que, dans les Litanies du soleil, le langage du panthéisme est bien reconnaissable, et M. Le Page Renouf paraît avoir raison de le reconnaître dans le grand hymne à Osiris, traduit par M. Chabas, hymne qui appartient au moins à la XVIII[e] dynastie. Dans cette œuvre, que l'auteur anglais a traduite aussi en partie, aux pages 218-20, Osiris, « Seigneur de l'Eternité, dieu des dieux », est dit « la substance du monde », ce qui donne le sens panthéistique d'*émanation* à la production des êtres dont il est l'auteur. Il est vrai, en 1857. M. Chabas rendait les mêmes mots du

texte égyptien par : dieu de la terre ; la question est assez importante, dans l'histoire du dogme égyptien, pour que nous nous y arrêtions un instant.

Le texte de l'hymne entier se trouve dans une planche du numéro de mai 1857, dans la *Revue archéologique*, et ce passage est discuté, ainsi que plusieurs autres, dans le numéro de juillet. L'expression traduite en des termes si différents par les deux égyptologues est formée par l'oiseau (le P), le segment de sphère (le T), suivi d'un signe deux fois répété et qui est ici le plus important : c'est le pain circulaire, marquée d'un signe en forme d'échancrure ; enfin la ligne brisée (N) et les deux lignes suivies de points qui représentent les deux terres, c'est-à-dire le Nord et le Midi, suivant la cosmographie égyptienne, M. Chabas transcrit Petou en to ; on prononcerait aujourd'hui Paou-t (ou Pa-t) en to-ui.

Le sens de *pain* ou d'*aliment*, représenté par l'idéogramme du premier groupe, peut être pris à la lettre, comme le fait remarquer M. Chabas lui-même; et c'est là peut-être ce qui a déterminé M. Le Page Renouf à choisir ici celui de *substance*, admis d'ailleurs par M. Pierret dans son *Vocabulaire* égyptien (p. 146), dans son *Essai sur la mythologie égyptienne* (p. 23), et dans son *Dictionnaire d'archéologie égyptienne* (p. 410-11). M. Pierret considère *pau* comme un participe du verbe *pa*, *être*, et, le groupe *paut* comme signifiant une collection d'êtres, l'article (masculin ou féminin) étant ici, comme il l'est assez souvent, l'indice d'un nom collectif (1). J'ajouterais volontiers, pour mon compte, que le signe du pain tracé *deux fois* paraît être une répétition du mot *To*, qui, suivant un usage de la mythologie égyptienne, mis en lumière par M. Grébaut et sur lequel nous reviendrons dans un autre article, semble indiquer le double domaine de la substance divine, dans le nord et le midi. Si le mot *Paut* s'emploie souvent avec *Nuteru*, dieux, M. Grébaut a montré, dans son étude sur l'hymne à Ammon-Ra, que Nuteru est ici un régime, parfois séparé du groupe par la particule *en* (de), la même qu'on trouve ici devant *To-ui*, et que l'expression *Paut-Nuteru* représente la collection

(1) Cf. De Rougé, ***Abrégé grammatical***, p. 32-3.

des personnes, membres, enfants du dieu suprême, c'est-à-dire ses manifestations (1). La même idée est sans doute représentée par l'expression de fabricateur de la substance des dieux (Katen-Pa-ut Nuteru), épithète de Ptah-Tatunen, dans le grand papyrus cité par M. Pierret au passage indiqué de son *Essai*.

Le sens panthéistique méconnu par M. Chabas à une époque où la connaissance de la langue était moins avancée qu'aujourd'hui, ne peut donc guère être nié dans l'hymne à Osiris, où d'ailleurs, comme je l'ai dit, une mythologie presque puérile coëxiste avec une tradition spiritualiste énergiquement exprimée. Mais faut-il, comme l'a fait M. Le Page Renouf, dans un passage de sa dernière leçon (2), tenir grand compte des dieux Elémentaires, c'est-à-dire de ces dieux, représentant des éléments cosmogoniques, dont j'ai déjà dit quelques mots? Doit-on les considérer, en fin de compte, comme des principes essentiels de la religion égyptienne, servant à en démontrer le caractère panthéistique? Cette question sera examinée dans le paragraphe suivant, où nous verrons qu'elle trouve tout naturellement sa place. Disons seulement ici que, sauf un chapitre du *Per-em-hrou* (3), les textes auxquels renvoie l'égyptologue anglais se bornent à un hymne du temple d'El-Kargeh (dans une des Oasis), inscription qui appartient à l'époque persane, et par conséquant ne peut rien démontrer pour les temps où la religion égyptienne n'avait pas subi le contact, prolongé durant des siècles, des croyances de l'Asie antérieure : Syrie, Phénicie, Assyrie, pays où l'existence d'un panthéisme presque uniquement matérialiste n'a jamais été contestée, et cela surtout dans les régions les plus voisines de l'Egypte : en Syrie plus qu'à Babylone, à Babylone plus qu'à Ninive.

A continuer. FÉLIX ROBIOU.

(1) Grébaut, ***Hymne à Ammen-Ra***, p. 100-3, et surtout la grande note, p. 100-1.

(2) P. 231-4.

(3) Ce passage qu'on trouve à la planche VII col. 3, l'exemplaire de Turin mentionne non pas les quatre couples des dieux dits Elémentaires, mais bien la ville qui portait leur nom collectif, c'est-à-dire Hermopolis, où Thot était *surtout* adoré. (V De Rougé, p. 112). M. Le Page Renouf se borne d'ailleurs à dire que le groupe est le même que celui du texte d'El-Kargeh.

qui hortarentur » ? Cette signification, dira-t-on, procède du mode, et non du temps. D'accord ; elle indique tout au moins que le temps n'y répugne pas.

Ainsi les Latins n'avaient pas entièrement perdu le souvenir, sinon de l'origine, à tout le moins de la fonction primitivement future de leur imparfait du subjonctif, et c'est d'elle que nous paraît dériver l'emploi courant de ce temps dans le sens de notre conditionnel, emploi auquel nous sommes si accoutumés que nous songeons à peine à en chercher la raison, mais qui à la réflexion ne laisserait pas de surprendre si cette forme ne répondait qu'à un passé.

X.

Résumons-nous. L'examen auquel nous venons de nous livrer semble nous autoriser à rattacher, directement ou indirectement, au subjonctif indo-européen, les formes latines suivantes :

1° Le futur simple de 3e-4e conjugaison, en réalité présent du subjonctif ;

2° Le présent du subjonctif de 2e-3e-4e conjugaison, également présent du subjonctif, ayant subi un métaplasme d'origine obscure ;

3° Peut-être le futur-parfait du type *faxō*, résultat de la confusion d'un indicatif de futur sigmatique et d'un subjonctif d'aoriste sigmatique ;

4° L'imparfait du subjonctif du type *essēm*, *faxēm*, résultat de la confusion d'un subjonctif d'aoriste sigmatique et d'un subjonctif de futur sigmatique ;

5° L'imparfait du subjonctif du type *legerēm*, *amārēm*, etc., analogique du précédent ;

6° Le plus-que-parfait du subjonctif du type *lēgissēm*, *amāuissēm*, etc., analogique du précédent.

Toutes les autres formes dites de subjonctif latin appartiennent à l'optatif.

Douai, 24 février 1885. V. Henry.

RECHERCHES RÉCENTES SUR LA RELIGION DE L'ANCIENNE ÉGYPTE

PREMIÈRE PARTIE. — LA THÉOLOGIE ÉGYPTIENNE.

VII.

UN NOUVEL OUVRAGE DE M. BRUGSCH. — LES ÉCOLES THÉOLOGIQUES DE L'ANCIENNE EGYPTE.

Dans le courant de 1884, M. Brugsch a fait paraître, en allemand, la première partie d'un ouvrage intitulé : *Religion et mythologie de l'ancienne Egypte, d'après les monuments.* Il ne peut sortir de la plume de l'éminent égyptologue rien qui ne mérite à un haut degré l'examen de la critique, et une partie de ce volume rentre assurément dans l'objet du présent travail. Il faut cependant reconnaître que cet examen sera, du moins aujourd'hui, quelque peu sommaire : c'est une disposition typographique qui m'impose cette nécessité. Si les traductions de textes originaux y sont nombreuses, les chiffres de renvois nous reportent à un volume futur ; en conséquence le lecteur n'a pas sous les yeux ces textes dans la langue originale, ce qui est, parfois du moins, un grave embarras pour la discussion de nuances délicates, surtout dans l'étude de doctrines subtiles ; la publication à laquelle appartient le texte, le lieu et la date du monument restent souvent inconnus, en attendant le complément annoncé, qui ne paraît pas devoir être prochain. Tirons du moins des pages qui nous sont livrées le meilleur parti possible ; il le faudrait, ne fût-ce que pour connaître le sentiment de l'auteur sur l'état présent des progrès de la science ; mais hâtons-nous d'ajouter que l'on trouve souvent bien autre chose que son sentiment personnel.

M. Brugsch reconnaît, dans les interprétations de la religion égyptienne par les Egyptiens eux-mêmes, cinq modes divers : moral, physique, historique, éclectique et linguistique (1), pour la conception et l'application desquels, ils ont, dit-il, devancé de beaucoup les Grecs. Des textes innombrables et remontant ou reportés même aux périodes les plus anciennes de leur histoire, appliquent ces genres de commentaires aux noms et récits compris dans des mythes ; ils attestent donc que les prêtres de l'Egypte les ont entendus autrement que dans le sens littéral : ces commentaires, soit antiques, soit relativement récents, y faisaient partie de l'enseignement ; jamais on ne connaît le nom de leurs auteurs, ce qui paraît supposer, pour tous, une ancienneté réelle (2). Tous, au fond, expriment la pensée que les dieux assistent les hommes contre l'influence du mauvais principe ; ils les présentent comme guides de leurs pensées et de leurs actes (3).

Les interprétations diverses accumulées dans le chapitre XVII du *Per-em-hrou*, et que M. Brugsch a soin de faire ressortir (4), sont un exemple mémorable de cette variété de systèmes contradictoires, admise comme ne dérogeant pas à l'orthodoxie égyptienne. Ainsi, dans le texte proprement dit, *Atmu* est désigné comme Etre unique ; dans le premier commentaire, comme seul dans le *Nun* (l'abîme céleste) ; dans le second, comme auteur du ciel et informateur des divers êtres, issus des eaux primitives. On pourrait encore à la rigueur concilier ces données ; mais de plus *Ra* (le soleil) est le dieu de la lumière, et il est le plus ancien roi du monde, où il y a une histoire mythique. Le défunt s'identifie au grand dieu qui se produit lui-même ; mais par ce grand dieu, un commentateur entend, sous le nom d'Amon-Ra, les eaux primordiales, ces eaux dans lesquels nous venons de voir qu'Atmu réside et d'où émanent les êtres divers. Ici cet abîme est père des dieux ; c'est Ra, dieu de la lumière, qui a formé

(1) Sur ce dernier point, on conçoit qu'il n'y ait pas lieu de discuter ici les subtilités fondées sur des assonances ou des calembourgs. Les égyptologues les trouveront aux pages 34 à 43 du volume.

(2) Voy. p. 16-18 ; cf. 26.

(3) P. 18-19.

(4) P. 21.

son corps, comme seigneur des dieux, ou, suivant une autre addition, comme origine des dieux qui l'accompagnent (1).

Or le défunt vertueux est essentiellement Osiris (2) ; celui-ci comprenait donc, suivant les théologiens de différentes écoles ou de différentes générations, des mythes divers dans l'expression de son essence. On y peut reconnaître sans doute la doctrine générale de l'identification des dieux, mais ici il y a autre chose. On y voit, suivant des enseignements divers, fondus dans un véritable syncrétisme, des éléments métaphysiques, cosmologiques et mythologiques. Dans l'histoire d'Osiris et de sa famille, on a reconnu de bonne heure, et peut être dès le premier jour où elle fut formulée, une doctrine morale. Ramses II, « dans sa grande inscription d'Abydos, se déclare imitateur de la piété filiale de Horus » (3), et l'on aperçoit, ajoute M. Brugsch (4), des sources vraiment égyptiennes dans les explications, tant physique que métaphysique, que Plutarque donne de ce mythe, dans le traité d'*Isis et Osiris*. En Egypte comme dans Plutarque, Osiris est le nom de l'élément humide, puisque le Nil prend ce nom ; il est l'auteur des semences et le père des choses ; il est le monde lunaire et se met en rapport avec le soleil. Isis est la terre qu'Osiris rend féconde. Ra, le soleil, paraît comme un enfant au sortir du lis d'eau, parce que le soleil s'élève chaque jour de la mer. Qeb (sic) (Kronos) est le symbole de la terre, par opposition à Nut (Rhea), symbole du ciel, etc. (5).

Quant à l'interprétation historique, il suffit de rappeler la dynastie divine inaugurée par le dieu Ra, considéré comme le premier des pharaons, dynastie dans l'histoire de laquelle figure l'usurpation de Set, mettant fin au règne d'Osiris et châtiée par Horus. Telle est la tradition Héliopolite et Thébaine ; mais, à Memphis, Ra eut un prédécesseur, Ptah, fondateur de cette ville. Diverses villes étaient la patrie de diverses divinités ; la chronologie de la dynastie divine était conservé dans des archives sacerdotales (6). Sans

(1) P. 21-3 ; cf. 25-6.

(2) Voy. le *Per em hrou*, passim et d'innombrables textes funéraires.

(3) P. 26-7.

(4) P. 28.

(5) P. 28-9.

(6) P. 31-2.

distinction de temps et de lieux, les monuments assignent à un même mythe les explications morale, physique et historique ; le même nom mythologique (1) représente ou l'élément l'élément humide ou un roi infortuné; Dohuti (Thot) est un législateur; c'est la lune; c'est un général. Isis, sœur, épouse et mère, est la terre féconde, l'étoile Sirius et la première reine d'Egypte; la science sacerdotale (ou l'imagination des prêtres) s'exerçait dans tous les sens (2).

Mais il est spécialement intéressant de savoir quelle place tenait l'interprétation physique et par suite la théorie des dieux élémentaires aux grandes époques de l'histoire d'Egypte. Brugsch insiste sur cette doctrine, et nous allons nous y arrêter avec lui.

« Des monuments de la période antique (aelteren), dit l'auteur, signalent déjà *Ra*, dieu de la lumière, l'élément du feu; *Schu*, celui de l'air; Qeb (lisez Seb?), celui de la terre, et celui de l'eau, Osiris. Tafnut, sœur de Schu, est l'eau qui se précipite du ciel; Nut, épouse de Qeb, est la voûte du ciel étendue au-dessus de la terre (3) » L'auteur ajoute un peu plus loin : « Dieu et l'élément humide, *Nun*, sont identifiés. Quand le soleil sort de celui-ci, c'est la première manifestation divine... Le cycle *paut*, ce sont les membres du corps divin, formés par Ra pour infuser la force créatrice dans toutes les parties du monde » (4).

La conclusion naturelle de cet exposé, si on le considérait isolément, ce serait que Brugsch ne voit, au fond de la religion égyptienne, qu'un panthéisme matérialiste, déguisé seulement sous une mythologie plus ou moins anthropomorphique. Mais n'oublions pas qu'il affirme la variété fondamentale des explications traditionnelles des mythes, et de plus, avant de comparer ces lignes à des morceaux bien différents, notons, avec M. Pierret (5), que les noms mythologiques des Eléments varient beaucoup, ce qui serait difficile à concevoir, si leur rôle était fondamental dès l'antiquité. L'auteur français ajoute que « leurs attributions sont claire-

(1) Osiris, v. supra.
(2) P. 32-3.
(3) P. 29.
(4) P. 30. Cf. p. 44.
(5) *Dictionn. d'archéol. égypt.* p. 201.

ment définies par une inscription du temple d'Edfou, qui les appelle « les très grands de la première fois, les augustes » qui étaient avant les dieux, enfants de Ptah, sortis de lui, » engendrés pour s'emparer du Nord et du Midi, pour créer » dans Thèbes et dans Memphis, créateurs de toute création. » Cette définition n'est pas parfaitement claire, car on en pourrait conclure que, pour les bourgeois de Thèbes et de Memphis, leurs vieilles capitales étaient antérieures à la formation du monde; mais d'autre part, si ce texte est le seul qui détermine ainsi leur place dans le dogme égyptien, nous n'aurons pas à nous en préoccuper beaucoup, car le temple d'Edfou appartient, par sa fondation, tout au plus à une année peu antérieure à la conquête d'Alexandre et, par ses grandes constructions, au temps des Ptolémées (1). En rapprochant les témoignages, on verra que les quatre couples de divinités (masculines et féminines), les Huit, comme on les appelle quelquefois, qui président aux grandes divisions de la nature, suivant le système égyptien, peuvent avoir été bien anciennement reconnus comme des divinités, mais que leur fonction comme divinités du premier ordre est d'une époque très tardive. Notons cependant que M. Brugsch a publié, il y a seize ans, dans la *Zeitschrift* de Berlin (nov. 1868), une étude sur ces personnages, dans laquelle il signale l'inscription d'un couvercle de cercueil, conservé au Musée de Boulaq et dont j'ignore la date, comme les assimilant à des dieux de l'ancienne mythologie, identiques à ceux dont il nous parlait tout à l'heure. C'étaient, en effet, Ra pour la lumière, Schu pour l'air, Seb pour la production des fruits, c'est à dire pour la terre, et Osiris pour le Nil ou les eaux. Le système énoncé plus haut est, dit l'auteur, confirmé par différentes inscriptions et représentations, mais il n'en est pas moins vrai que Schu est bien plus connu comme dieu solaire, à titre de soleil levant; son nom s'emploie même comme nom commun pour représenter la clarté (2).

(1) Voir Pierret, *ubi supra* p. 98. — La chronologie détaillée des divers travaux du temple se trouve dans la *Zeitschrift für ægyptische Sprache und Alterthumskunde* de 1870. Je l'ai résumée dans mes *Recherches sur le calendrier macédonien en Egypte et sur la chronologie des Lagides*. (Mémoires présentés par divers savants à l'académie des inscriptions et belles lettres, 1876; page 9-10, 31 du tiré à part et tableau final).
(2) Voy. Chabas *Pap. mag. Harris*, p. 22, 96, 138-9. — Pierret, *Dict.*

M. Lieblein signale, dans son *Index alphabétique* des mots contenus dans le Todtenbuch de Turin, outre la ligne dont j'ai parlé à la fin du § VI, deux autres passages où figure le groupe en question : chap. 64, col. 31, et chap. 114, col. 3-4. Dans le chap. 114, les « Esprits de la ville d'Aschmoun » sont d'abord désignés collectivement avec cette invocation honorifique : « l'Amour de la connaissance est votre amour » (meri-en rekh, meri-ten, the love of knowledge is your love, traduisait Birch en 1867); mais ensuite ils sont désignés par les noms de Thot, Saa et Tum. *Saa* signifie *comprendre*, et, comme nom propre, il désigne le dieu qui personnifie la science (v. Pierret, Vocab. p. 160.) Thot a le plus souvent le même sens et Thot est la divinité poliade d'Aschmoun, si les Huit Esprits en sont les divinités éponymes. On le voit ici identifié avec l'une d'elles. Enfin Tum, divinité solaire, est une des formes de Ra, si souvent considéré comme l'expression du dieu unique. Nous voici donc, même et au sujet de notre groupe dans le Per-em-hrou, bien loin de la doctrine naturaliste dont les Huit semblaient être l'expression et dont ils ont pu, à certaine époque ou dans certaine école, être réellement l'expression ; leur nombre de Huit semblerait même totalement oublié ici, tout aussi bien que la distinction de leurs sexes, s'ils n'étaient collectivement représentés par le triple idéogramme de l'esprit, suivi de la figure du dieu ibiocéphale et des huit traits horizontaux. Quant au chapitre 64, le groupe n'y figure que comme désignation de la ville d'Hermopolis, où le texte de ce chapitre est dit avoir été découvert ; le troisième des textes auxquels renvoie l'index alphabétique, celui que nous venons d'étudier, est donc le seul qui dût nous occuper ici.

Du reste, quand il en vient à exposer *ex professo* son opinion d'ensemble sur l'idée que l'ancienne Egypte se faisait de la divinité (der altaegyptische Gottesbegriff), l'auteur s'exprime en des termes qui identifient en quelque sorte sa pensée avec celle de M. Pierret et de M. Schiaparelli. Souvent, dit-il, « au milieu de la confusion du langage mythologique, le mot correspondant à notre mot *dieu*, se trouve compris, mot qui,

d'arch. égyp. p. 511 et Vocab. p. 575. Ce nom a pour déterminatif la figure du soleil.

d'après l'enchaînement des textes, *exclut pleinement* l'image et le souvenir d'un être mythologique. Les cas *innombrables* dans lesquels l'Egyptien parle de Dieu ou l'invoque avec une clarté parfaite, avec une entière précision, éveillent la conviction que, dès les temps les plus anciens de l'histoire d'Egypte, le dieu unique, ineffable (namenlose), incompréhensible, éternel fut connu et vénéré, dans sa pureté la plus haute, par les habitants de la vallée du Nill » (1). L'auteur cite à l'appui le livre antique de Ptah-hotep, sur lequel je reviendrai dans l'étude des origines, et il constate par des citations que l'ancienne Egypte nous présente, sans nul vêtement mythologique, dans un langage presque chrétien, l'idée du créateur de toute chose dans le ciel et sur la terre, guide des hommes, prenant soin de toutes les créatures, rémunérateur et vengeur (2). — « Certainement, dit-il encore (3), on ne peut regarder comme fortuit l'emploi si fréquent du nom commun *dieu*, dans des écrits dont le contenu s'accorde avec de hautes contemplations sur la vraie religion gravée dans le cœur de l'homme, tandis que le langage des monuments étend un voile mythologique pour couvrir cette pensée. Les noms des divinités sont innombrables ; l'idée pure est sur l'arrière-plan (im letzen Grunde). Ces noms et ces images paraissaient aux contemplations des prêtres éclairés comme des désignations distinctes, de *purs symboles* du Dieu unique et éternel, d'après les opérations de sa toute puissance sur le monde et ses habitants (4). Cependant le langage mythologique s'étale sur les monuments, si là même il ne manque pas d'exemples où la conception la plus pure se manifeste au premier rang (5). »

Ajoutons pourtant que l'on trouve, à la suite d'un langage

(1) P. 90.
(2) P. 90-1.
(3) P. 91-2.
(4) Je tiens à citer dans l'original ce passage, où l'auteur se prononce nettement sur la question soulevée entre MM. Pierret et Maspero. Den höheren Anschauungen der gebildeten Priester erscheinen freilich jene Namen und Gestalten nur als besondere Bezeichnungen und Symbole des einen ewigen Gottes, je nach den Einwirkungen seiner Allmacht aus die Welt und ihre Bewohner (p. 92). Je reviendrai, en terminant cet article et d'après un travail tout récent, sur cette question des symboles.
(5) Ibid.

aussi explicite, un autre passage où l'esprit de l'auteur paraît encore embarrassée par l'idée qu'il avait exprimée plus haut touchant la diversité des doctrines. « Le sens du mot égyptien *Nutr* est, dit-il, celui d'une force qui engendre et enfante, comme contenue dans ce qu'elle a engendré. » Les conséquences seraient graves, mais M. Le Page Renouf nous a montré que le sens de Nutr est bien plus étendu. M. Brugsch ajoute : « La triade égyptienne correspond à la famille humaine ; mais, à Thèbes, Mut est à la fois mère de son père et fille de son fils ; la déesse de Tentyra, Hathor, est aussi parfois désignée comme mère de son père, Ra, le dieu de la lumière, et le dieu Chons engendre son propre père (1). L'idée de bizarres symboles mythologiques s'unit donc dans l'esprit de M. Brugsch avec l'attribution à l'Egypte de la doctrine de l'émanation. On sait d'ailleurs que M. Grébaut ne nie pas que celle-ci non seulement ait existé dans l'ancienne Egypte, ce qui n'est pas douteux, mais y ait absorbé celle de la création proprement dite. Cela est fort possible ; seulement un défaut de logique, méconnaissant une distance incommensurable entre les produits attribués à l'émanation et leur auteur, arrêtait le développement de cette doctrine chez les écrivains des textes monothéistes qui ont été reproduits ou résumés plus haut.

M. Brugsch a-t-il fait cette distinction d'une manière aussi précise que je viens de l'énoncer ? Dans les pages qui suivent ce passage et qui terminent le paragraphe n'incline-t-il pas à reconnaître, dans l'ancienne Egypte, le panthéisme proprement dit, comme l'avait fait M. Le Page Renouf dans sa dernière leçon ? Il y incline, mais il ne se prononce pas. « Il résulte de ces indications, avec une certaine vraisemblance, dit-il, que, pour la doctrine de l'ancienne Egypte, Dieu doit être cherché en tout, ou, en d'autres termes, qu'elle rendait hommage au panthéisme. Il ne manque pas de textes de l'antiquité classique qui paraissent imprimer à cette opinion le cachet d'une démonstration..... Le fond de la mythologie est le même dans tous les temps et dans tous les cantons. Dieu est un esprit qui réside dans sa demeure cosmique,

(1) P. 94-5. N'oublions pas que le temple de Tentyra ou Dendera est de l'époque romaine.

qu'il s'est formée et construite lui-même » (1). Mais les inscriptions lui donnent une série d'attributs convenant à l'auteur tout puissant du ciel et de la terre, et l'auteur en accumule les preuves (2), pour conclure ainsi : « La force créatrice (schaffende) et conservatrice de cette âme du monde s'est résolue en une série d'émanations d'un degré plus ou moins élevé, plus ou moins infime, qui étaient appelées dieux et formaient le contenu de la mythologie » (3).

Que des textes de nos temps classiques soient favorables à cette interprétation et qu'il y soient avec raison favorables, étant donnée l'époque où ils furent rédigés, cela résulte de ce que nous avons vu ; mais qu'elle doive s'appliquer à tous les âges, cela ne peut, en présence des textes que nous avons étudiés, être admis qu'avec la réserve qui vient d'être formulée. Cette réserve s'accorde fort bien, ce me semble, avec le fond des pensées de M. Le Page Renouf et de M. Brugsch, en ce sens qu'elle peut seule expliquer les incertitudes et les variations que nous trouvons dans ces écrits.

Telles sont les études générales sur la théologie égyptienne que je connais comme ayant été publiées dans ces dernières années, mais la question a été traitée tout récemment en quelques pages par M. de Rochemonteix, au sujet d'un procédé adopté pour la décoration des temples à l'aide de figures mythologiques. L'importance et la netteté de cette exposition ne me permettent pas de l'omettre. Je n'ai jamais rien vu de plus curieux et de plus frappant touchant l'usage égyptien des symboles, sur lequel j'ai annoncé plus haut cette dernière explication.

VIII.

M. DE ROCHEMONTEIX ET LA DÉCORATION SYMBOLIQUE. — CONCLUSION.

M. le marquis de Rochemonteix avait commencé, dans le III[e] volume du *Recueil* de M. Maspero, une étude sur la disposition des temples égyptiens, étude dont j'aurai à faire

(1) P. 95-6.
(2) P. 96-9.
(3) P. 99.

usage dans un article ultérieur. Aujourd'hui je me bornerai à faire ressortir les ingénieuses observations qu'il vient de publier, dans la suite de ce travail (1), sur le symbolisme des tableaux qui décorent ces temples.

L'auteur commence par énoncer ce fait général que « l'aspect des murailles du sanctuaire le plus brillamment décoré laisse l'impression sévère d'une discussion théologique. Dans les tableaux, on croit avoir sous les yeux des symboles d'abstractions plutôt que des personnages réels..... Aucune variation n'apparait dans la composition des sujets, dans les détails les moins importants ; les éléments de la décoration sont des clichés que le temps ne modifiera pas ; toute la série des actes accomplis dans un temple (2) se copie d'âge en âge... en sorte que des bas-reliefs datant de Tutmès ou d'Hadrien ne diffèrent que par le canon des figures et le coup de ciseau » (3).

J'ai voulu reproduire les termes de cet énoncé, parce qu'ils sont le résultat d'une étude d'ensemble que je n'ai pas été en mesure de faire comme M. de Rochemonteix, et parce les conséquences en sont fort importantes pour l'objet de la présente recherche. Ce n'est pas le caractère des figures qui est rigoureusement reproduit jusqu'à l'époque romaine et en remontant jusqu'aux premiers temps du Nouvel empire (4), c'est l'expression figurée des actes religieux. Nous avons donc le droit de chercher, dans les détails partout identiques de ces tableaux, l'action de cette théologie dont nous nous attachons à pénétrer la pensée. « Je ne crois pas, dit un peu plus loin le savant égyptologue, que les instincts conservateurs des prêtres égyptiens suffisent à expliquer les caractères et les transformations de la décoration (5). C'est

(1) *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*. Vol. VI, p., 21-35.

(2) C'est à dire, comme il l'exposera plus loin, les scènes d'adoration représentées sur les murailles.

(3) P. 21.

(4) Je dis : du Nouvel empire, c'est à dire à partir de la XVIII[e] dynastie ; l'auteur dit formellement, à la page suivante, que ceci ne s'applique ni à l'ancien empire ni aux premières dynasties thébaines.

(5) P. 23. Transformations non pas d'une dynastie à l'autre, ce que l'auteur a nié, mais d'uu tableau à l'autre.

dans le symbolisme des éléments mis en œuvre qu'il faut en rechercher la cause efficiente. » Puis, après avoir exposé les coutumes suivies pour la distribution des tableaux sur les murailles, objet qui est en dehors de la présente étude, après avoir signalé le rôle divin attribué, dans ces représentations, au roi fondateur de l'édifice (1), fait bien plus intéressant, puisqu'il est la forme la plus ancienne peut-être en Egypte du dogme dë de l'émanation et qu'il s'accorde avec la doctrine des Litanies du Soleil, l'auteur aborde l'étude du sens attribué à la divinité principale de chaque temple.

« Le grand dieu du temple, dit-il, peut être représenté seul, dans l'attitude de la marche, ou assis, suivant le registre ; parfois il est accompagné d'une déesse, une main élevée au-dessus de sa tête, l'autre appuyée sur son épaule ; la déesse ne figure là que comme protectrice (2) ; elle ne participe qu'indirectement à l'hommage, et, si le dieu est assis, elle reste debout derrière son trône... Quelles que soient les figures, quel qu'en soit le nombre, l'offrande dirigée vers elles s'adresse en fait au dieu qui se cache au fond du sanctuaire ; mais, suivant le caractère que le scribe lui attribue dans une cérémonie, il le représente avec des formes et sous des traits divers ; autant il veut préciser, autant il groupe à sa suite de divinités symbolisant les facultés, les qualités qui composent le type visé par sa pensée. Pour faire entendre que le Roi adore la divinité avec les qualités générales dont Hor-Hud est le type, jointes à celles qui caractérisent d'autres dieux, il représentera Horus suivi de ces dieux, rangés selon l'importance qu'il leur attribue dans son analyse » (3). L'épouse d'un dieu est son dédoublement féminin, dont l'union avec lui représente sa puissance productrice (4). Et après avoir rappelé que le soleil, forme éclatante de la divinité, est adoré sous divers noms, parce que divers cantons de l'Egypte l'ont adoré de préférence dans divers moments de son existence journalière, il ajoute : « Par le mirage de ces noms, les ensembles de qualités, les états, les rôles

(1) P. 25-7.

(2) Peut être en souvenir de l'attitude d'Isis et Nephthys auprès du corps d'Osiris.

(3) P. 27.

(4) Ibid.

qu'ils caractérisent pour l'esprit deviennent des entités...... Néanmoins toujours, à l'époque des monuments, la conscience de l'identité de tous est entière, et chacun d'eux peut être appelé du nom de tous les autres : Isis sera Mut, Hathor, Nut, Pasht, Sati etc. » (1) — « Le prêtre qui voudra représenter symboliquement dans un tableau, la conception du dieu avec les attributs qu'il lui confère alignera les idéogrammes comme une série de formules, de définitions. Si, pour reprendre l'exemple proposé plus haut, il doit exprimer que Hor-Hud, le grand dieu qui rayonne au zénith, est aussi le générateur de qui provient toute végétation, il placera l'image du dieu à tête d'épervier à la suite de la figure de Khem... Dans ses hymnes, il procède par formules, par allusions, tirées des mythes divers dont le dieu invoqué se trouve ainsi être le principe unique; dans les tableaux, il suit les évolutions de ce dieu par le groupement d'idéogrammes gigantesques, qui représentent les personnages mythiques » (2).

Ce groupement s'opère aussi par l'accumulation sur la tête d'une même divinité des coiffures, qui, tous les égyptologues le savent, sont propres aux diverses figures mythologiques, et que l'auteur définit « les idéogrammes de ses qualités. » Soit par l'adjonction d'un emblème nouveau à une coiffure typique, soit par la superposition de deux ou trois coiffures complètes, l'artiste exprimait l'idée d'un être unique possesseur de ces attributs divers, dont chacun avait pour expression une figure mythologique distincte (3). Cette accumulation, il est impossible de l'expliquer autrement, tandis qu'elle trouve une interprétation complète et logique dans cette identification des types divins que nous avons vu être hautement reconnue, dans certains cas, sinon dans tous, par les égyptologues les plus éminents. On ne saurait donc repousser l'idée que la théologie égyptienne admettait l'identité substantielle sous la diversité des noms. Disons plus : cette doctrine était exprimée, bien qu'en termes confus, dans des textes appartenant à la croyance générale, puisque, dans le

(1) P. 28.
(2) P. 28-9.
(3) Pages 29-30.

Per-em-hrou, l'Osirien, c'est à dire le défunt se déclare identifié non pas seulement à Osiris, mais à je ne sais combien de divinités.

De ces études comparées entre elles des conclusions sont faciles à tirer. Une doctrine monothéiste très élevée est immémoriale en Egypte; mais deux causes l'ont altérée de bonne heure; dans les écoles, une certaine confusion établie entre l'idée de création et celle d'émanation; dans les masses, la personnification des actes et attributs divins, dans leurs rapports avec le gouvernement du monde. Mais ces deux altérations et les conséquences qui en ont résulté dans l'ordre moral se sont développées graduellement et lentement, la première tout au moins, en sorte que, dans l'étude du dogme égyptien, les considérations chronologiques sont d'une extrême importance. C'est ce qu'on a trop souvent négligé de voir, même dans les études les plus savantes; c'est ce que j'ai tâché de faire ressortir dans cette étude, bien plutôt critique qu'érudite; c'est ce que j'espère pouvoir approfondir dans le travail sur le point de départ de ces croyances que je me propose d'aborder l'an prochain.

Félix Robiou.